

LE PEUPLE DE PARIS AU XIX^e SIECLE

Des guinguettes aux barricades



LIVRET D'ACOMPAGNEMENT PÉDAGOGIQUE

Sommaire

Présentation de l'exposition

Sections de l'exposition

L'exposition et les programmes scolaires

Dossiers thématiques et cartes à télécharger à part

- **Figures du peuple**
 - Cousettes et lingères : confection et entretien du linge
 - Bonnes et nourrices : la domesticité féminine
 - Chiffonniers : le recyclage
 - Migrants : un porteur d'eau auvergnat
 - Figures juvéniles : le gamin et l'apache
- **Cultures du peuple**
 - Sortir à Paris : les divertissements populaires
 - La culture des ateliers : artisanat et industrie
- **Un artiste : Honoré Daumier**
 - *Le joueur d'orgue de Barbarie* d'Honoré Daumier

Chronologie

Cartes du Paris populaire

Bibliographie sélective

Liens internet

Quelques romans sur le peuple parisien du XIX^e siècle

Filmographie indicative

Petit répertoire de chansons populaires

Extraits littéraires

- « Un entretien d'embauche », passage extrait du roman d'Octave Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre* (1900).
- « Une promenade dans le Paris populaire », passage extrait du roman des frères Jules et Edmond de Goncourt, *Germinie Lacerteux* (1865).

Présentation de l'exposition

Autour de l'art de Daumier, empreint d'humour et de tendresse, le monde des chiffonniers, celui des migrants saisonniers logeant dans les garnis, des ouvriers des faubourgs, des apaches des *fortifs* avec l'affaire Casque d'Or, celui des grisettes, les guinguettes des barrières, le cabaret, le bal musette, le paradis des mélodrames, le théâtre de la rue entre fête et insurrection, apportent tout à tour un éclairage pittoresque, amusant, effrayant ou tragique sur une catégorie statistique majeure et une figure mythique de l'imaginaire parisien.

Que connaît-on aujourd'hui du peuple parisien ? Essentiellement ce que nous en ont transmis les élites. Parfois dangereux, souvent honnête et travailleur, vivant de « petits métiers » sur lesquels le temps n'a pas cours, le peuple gagné par la misère se fait soudain acteur politique au XIX^e siècle, à la faveur de nombreuses insurrections.

Mais le peuple, c'est avant tout une multitude de personnes souvent venues d'ailleurs et qui, malgré une précarité plus ou moins importante, développent au quotidien leurs propres moyens de subsistance, d'ascension sociale et leurs sociabilités.

Le peuple, c'est au XIX^e siècle plus des deux tiers de la population parisienne. Ce sont les ouvriers, les chiffonniers, les bonnes à tout faire, les petits ramoneurs, les repasseuses, les porteurs d'eau et une multitude de métiers. Ce sont des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards vivant dans une ville en pleine mutation. Depuis une trentaine d'années, les historiens ont cherché à mieux connaître leurs modes de vie. Le musée Carnavalet a choisi de présenter au public la première exposition qui leur soit consacrée.

Si l'on se trouvait sur le quai d'une gare parisienne au milieu du XIX^e siècle, on y verrait des recruteurs cherchant des yeux les jeunes filles seules qu'ils placeront comme bonnes, mais on y chercherait en vain les maçons de la Creuse, qui font le voyage à pied tous les ans. La plupart des nouveaux arrivants connaissent des gens du même métier ou de la même région qui les aident à trouver un travail et un toit.

À Paris, les emplois ne manquent pas, mais les salaires sont loin d'être les mêmes pour tous : un ouvrier qualifié gagne trois fois plus qu'un ouvrier qui ne l'est pas, qui gagne lui-même deux fois plus qu'une femme et quatre fois plus qu'un enfant. C'est une ville aux multiples visages : capitale en pleine mutation, elle a besoin d'ouvriers pour construire et produire et de soldats pour y maintenir l'ordre, mais elle ne fonctionne que grâce à une économie informelle faite de « petits métiers » qui rendent une infinité de services. Il n'y a pas de déchets : tout se ramasse, se recycle, se travaille, se revend. On paye les travailleurs à la semaine, plus rarement au mois.

La faiblesse des salaires, la petitesse et la vétusté des logements ont des conséquences importantes sur la vie des Parisiens. Les plus aisés vivent « dans leurs meubles », les plus pauvres louent des garnis au mois, à la semaine, voire à la nuit. Si l'hygiénisme devient l'une des grandes préoccupations des élites et change peu à peu les usages du peuple, les conditions de vie restent souvent rudimentaires : il y a peu de lieux d'aisances et de moyens de cuisiner à domicile. Les Parisiens vivent en grande partie hors de chez eux, faisant de nombreux allers-retours sous l'œil du concierge, dont la figure émerge à cette époque.

Pour se rendre à l'usine, à l'école, au théâtre, ou tout simplement parce qu'ils travaillent dans la rue, les Parisiens doivent marcher, parfois longtemps. La rue est le lieu de toutes les animations, que ce soit celle d'un joueur d'orgue de barbarie ou celle – plus rare – d'une exécution capitale. On se retrouve dans les cabarets pour fêter le jour de paye, on y chante et l'on y danse. Dans les années 1880, la guerre est déclarée entre les tenants de la cabrette auvergnate et ceux de l'accordéon italien.

Ce qui forge en partie la conscience de classe du peuple parisien, c'est une culture commune qui se développe essentiellement au XIX^e siècle. Si l'école est surtout fréquentée par les garçons, le taux d'alphabétisation est plus élevé à Paris qu'ailleurs et les écoles mutuelles, dans lesquelles les élèves les plus avancés enseignent aux débutants, forment ceux qui le souhaitent. La presse à grand tirage et ses romans feuilletons qui tiennent en haleine tous les étages d'un même immeuble, font leur apparition, tout comme les bibliothèques populaires. Les spectacles se diversifient et se démocratisent, notamment les guignols et les praxinoscopes, qui préfigurent le dessin animé.

De fait, une grande partie du peuple n'est pas à proprement parler dans la misère, mais elle peut basculer au moindre coup dur. Il n'y a pas d'assurances contre la maladie ou le chômage, pas de système de retraites, et les solidarités familiales jouent moins qu'ailleurs dans le Paris des migrants. Les femmes seules ont le plus à craindre, et les affaires d'avortement ou d'infanticide nourrissent les pages de faits-divers, qui apparaissent à cette époque. En 1902, l'affaire Casque d'or transforme une jeune prostituée en mythe : deux bandes rivales d'Apaches se battent pour elle en plein Paris.

Cette éternelle précarité influence le regard des élites qui perçoivent le peuple comme une foule à risque : les hôpitaux et les prisons font partie d'un arsenal destiné à le contrôler. À la philanthropie essentiellement religieuse et aux « bonnes œuvres » succède au fil du siècle une prise en charge de ces infrastructures par l'État et la municipalité.

C'est cependant à l'occasion des insurrections qui jalonnent le siècle que le peuple se fait acteur collectif. L'émeute prend souvent la forme d'une « guerre par les fenêtres » à laquelle participent les communautés de voisinage. La radicalisation des émeutes en juin 1848 et en mai 1871, ainsi que les répressions qui ont suivi, vont forger l'image idéalisée du peuple de Paris en armes, qui prend en main son destin, comme en témoignent ces derniers vers de Victor Hugo tirés d'un poème des *Chants du crépuscule* (1835) intitulé « Dicté après juillet 1830 » : « *Hier vous n'étiez qu'une foule ; Vous êtes un peuple aujourd'hui* ».

Sections de l'exposition

1 - Présentation

Qu'est-ce que le peuple ?

Au XIX^e siècle, le terme désigne des représentations et des réalités très différentes. Même si un fossé sépare le petit ramoneur savoyard de l'ouvrier imprimeur féru de belles lettres, aux yeux de tous, il n'existe qu'un peuple, et ce peuple est propre à Paris. Pour les élites, la limite qui sépare le peuple laborieux pratiquant des « petits métiers » de la « populace » violente et aux mœurs prétendument dissolues est parfois bien mince. Cette image coexiste depuis la Révolution avec celle, beaucoup plus positive, du peuple-nation, de ce Tiers-État souverain capable de faire basculer la vie politique.

Le Paris populaire

Sociologiquement, le « peuple » constitue plus des deux tiers de la population et connaît des situations allant de la misère à une certaine aisance, mise à mal en temps de crise. L'un des points communs à l'ensemble de la population reste le Code Civil de 1804, qui régit notamment la vie familiale. Le divorce est interdit entre 1815 et 1884, tandis que l'autorité paternelle est renforcée, et avec elle la dépendance des femmes et des enfants.

Quelle que soit la façon dont on le définit, le peuple s'inscrit dans l'espace de la ville. Les quartiers du centre, notamment ceux de la Cité et de l'Hôtel-de-Ville, ont mauvaise réputation en raison des nombreux travailleurs migrants qui y logent, mais c'est surtout dans les faubourgs (Saint-Antoine, Saint-Marcel, etc.) que l'on peut le trouver. Les quartiers de Paris sont autant de « villages », ce qui ne veut pas dire que le brassage social et culturel y est constant.

Évolutions de 1814 à 1914 : les transformations de la capitale

Au XIX^e siècle, Paris est une ville en pleine mutation. Contrairement à Londres, elle connaît davantage une « révolution artisanale » qu'un *take off* industriel, conservant des unités de production réduites. Son accroissement démographique, dû à d'importantes migrations – deux tiers des Parisiens sont nés ailleurs – est considérable (Cf. **Tableau du recensement de la population parisienne**). Au cours du siècle, l'extension de la ville et la politique de grands travaux poussent peu à peu les familles les plus pauvres au-delà des barrières.

| Année | Nombre de Parisiens (Limites actuelles) | Année | Nombre de Parisiens (Limites actuelles) |
|-------|--|-------|--|
| 1801 | 546 856 | 1872 | 1 851 792 |
| 1831 | 785 866 | 1891 | 2 447 957 |
| 1851 | 1 053 261 | 1911 | 2 888 107 |

Tableau du recensement de la population parisienne.

(Informations tirées de l'ouvrage *Histoire et dictionnaire de Paris*, d'Alfred Fierro, p. 279).

2 - Au travail

Une nomenclature des métiers

Les Parisiens exercent des types de métiers extraordinairement divers mais relativement codifiés. La ville elle-même, en raison de ses transformations successives et des nécessités liées à son fonctionnement, en alimente beaucoup. Parmi eux, figurent les travailleurs de la rue – porteurs d'eau, balayeurs, marchands ambulants –, mais aussi les ouvriers du bâtiment, en charge des chantiers de la capitale. La ville est aussi un important lieu de production grâce à la « Fabrique », qui désigne une multitude d'ateliers très spécialisés. À côté des forges et des entreprises de métallurgie, petits artisans et ouvriers en chambre confectionnent des vêtements mais aussi des produits manufacturés et notamment les « articles de Paris » : ces objets de luxe, parfois de pacotille, des poupées aux gants et peignes en écaille en passant par les bijoux, font la renommée de Paris en province et à l'étranger.

Malgré une certaine diversification des métiers et des types de production, la formation « sur le tas » prime bien souvent sur l'apprentissage, conjointement à la désuétude progressive du compagnonnage. Les travailleurs migrants – maçons de la Creuse et du Limousin, ramoneurs savoyards, etc. – peuvent effectuer une fois par an le voyage entre Paris et la province. Leurs réseaux sont parfois à mi-chemin entre le compagnonnage et l'exploitation, les travailleurs ne touchant parfois qu'une petite partie de leur salaire. Ils jouissent cependant d'une bonne réputation contrairement aux ouvriers natifs de la capitale, plus instruits et plus revendicatifs.

Les « petits métiers » occupent une place importante dans l'économie parisienne. Les chiffonniers, qui arpentent les rues à la recherche de matériaux usagés, sont indispensables à l'industrie : leurs chiffons servent à la fabrication du papier, dont la demande explose, ou les os au raffinage du sucre. Comme les coussettes, les blanchisseuses ou les marchands d'occasion du quartier du Temple, ils participent au cycle de transformation du tissu.

Entre la rue et la maison, les portiers – parfois également cordonniers ou tailleurs – deviennent des figures emblématiques du Paris du XIX^e siècle. Ce ne sont toutefois pas à proprement parler des domestiques. Ces derniers, dont la situation varie selon qu'ils servent dans des grandes maisons ou chez des petits bourgeois, ont des obligations particulières, et notamment des horaires de travail très contraignants.

3 - Sociabilité, intimité et cultures

Logement, quartier et déplacements

La plupart des Parisiens de modeste condition déménagent régulièrement, soit que la misère entraîne l'expulsion ou la fuite, soit que l'ascension sociale permette d'accéder à un meilleur logement. Beaucoup de travailleurs – environ 260 000 personnes en 1911 – louent garnis et petits meublés. Les travailleurs saisonniers logent le plus souvent en chambrée – ces garnis transformés en dortoirs –, parfois à deux dans le même lit. Les conditions d'hygiène sont rudimentaires : les cabinets d'aisances sont rares et l'on puise l'eau dans des puits et des bornes-fontaines. Ces conditions de vie difficiles sont dénoncées par les hygiénistes, mais la Cité Napoléon, l'une des premières tentatives de logement social, est un échec car aux yeux de la population ouvrière, c'est une « caserne » faite pour mieux la contrôler.

Manières de se tenir, d'entretenir son corps

Les Parisiens n'ont pas tous les mêmes possibilités ou les mêmes priorités budgétaires, mais la plupart dépense plus pour l'alimentation (pain, vin, soupe, bouillon, fruits, lait et, de plus en plus, de la viande) que pour le logement. Les repas pris à l'extérieur peuvent peser lourd sur le budget de la famille : certains travaillent loin, d'autres ne peuvent pas cuisiner chez eux et achètent des plats préparés.

Même s'ils sont souvent acquis d'occasion, les vêtements restent un marqueur social et, quand elles le peuvent, les familles ont des habits du dimanche. Certaines professions nécessitent une tenue particulière qui les rend immédiatement identifiables.

Sociabilité et rythmes

Les ouvriers quittent leur foyer à six heures du matin pour ne rentrer qu'à sept heures ou plus tard, et changent parfois fréquemment de lieu de travail. Les plus mal lotis sont peut être les bonnes et les commis de magasin : nourris et logés par leurs employeurs, ils peuvent toujours être sollicités. D'abord payés la veille du jour de repos, les salaires sont peu à peu mensualisés. Quant aux loyers, ils peuvent être payés au trimestre ou au mois, mais aussi à la semaine, voire à la nuit pour les plus précaires. Les logements réduits et peu commodes poussent les Parisiens à vivre en grande partie à l'extérieur ; les rues, les lavoirs, les cours, les paliers, les cabarets sont des lieux de promiscuité mais aussi de sociabilité. Les débits de boisson sont propices à la détente ainsi qu'aux réunions politiques – clandestines le plus souvent. Les cours des immeubles et la rue sont les domaines privilégiés des enfants. Cependant, il y a beaucoup plus de logements d'une pièce à Paris qu'ailleurs : le sentiment de promiscuité nourrit le désir d'intimité et d'un véritable « chez soi ».

Manières de se divertir, de se reconnaître entre soi

Le XIX^e siècle voit l'émergence de nouveaux divertissements populaires. Avec l'alphabétisation progressive de la population, le rapport à l'imprimé change : à la production d'images, dont le développement ne se dément pas, il faut ajouter celle du texte. C'est le siècle du roman-feuilleton, de la presse à grand tirage, des « romans judiciaires » (les futurs romans policiers) mais aussi des « bons livres » diffusés dans les réseaux catholiques. Des structures se mettent en place : à Paris, les premières bibliothèques municipales apparaissent sous la III^e République.

Une grande partie de la vie des Parisiens se fait dans la rue, lors des multiples déplacements quotidiens : chanteurs des rues et autres donnent de multiples occasions de s'attouper et de se retrouver. Peu à peu le spectacle de la rue se fait industrie de l'amusement : les grandes roues font leur apparition, les spectacles à bon marché – le théâtre mais aussi la lanterne magique, ancêtre du dessin animé – ne désemplassent pas. Les jours de repos, les familles vont souvent se promener jusqu'aux portes de Paris et pique-niquent sur les bastions.

4 - Daumier, ou l'empathie bienveillante

Fils d'un vitrier marseillais, Honoré Daumier (1808-1879) porte sur les Parisiens un regard très différent de celui des élites, pour lesquelles le rapport au peuple ne se fait bien souvent que pour maintenir la paix sociale. Caricaturiste de génie, il n'est reconnu pour sa peinture qu'à la fin de sa vie. Issu du peuple, il le peint en quelque sorte du dedans, loin des stéréotypes et des préjugés de la bourgeoisie. Le peuple de Daumier, courbé par la fatigue et les épreuves, n'est pas le peuple éphémère et sublime de la barricade mais celui de la quotidienneté, qu'il travaille (*La blanchisseuse*), s'amuse (*L'orgue de barbarie*, *Le premier bain*) ou s'aime (*Le baiser*).

5 - Le pauvre

De la pauvreté à l'indigence

Sans être dans la misère, beaucoup de Parisiens souffrent d'une précarité qui peut les faire basculer au premier coup dur : la maladie, le chômage, les accidents du travail, contre lesquels il n'existe pas d'assurance, sont redoutés. L'épargne est peu développée mais on a souvent recours au Mont-de-Piété lorsqu'il faut se procurer de l'argent pour payer le loyer. Les filles-mères sont particulièrement vulnérables : menacées de renvoi, elles ont des difficultés d'autant plus importantes que les rares salles d'asile – ancêtres des crèches et des écoles maternelles – n'acceptent pas toujours les enfants illégitimes.

Assistance et hôpital

Le « paupérisme » est l'une des grandes préoccupations du milieu du siècle. Tandis que les sociétés de bienfaisance, notamment la Société de Saint-Vincent de Paul, considèrent que la philanthropie est le seul moyen d'atténuer le phénomène, l'État s'impose peu à peu à la fois comme instance d'évaluation – c'est la naissance des premières grandes enquêtes statistiques –, de contrôle et d'assistance. Pour secourir les personnes en difficulté, différents types d'institutions sont mis en place : les bureaux de bienfaisance viennent en aide aux indigents de chaque arrondissement, les Enfants-assistés de l'Assistance Publique – fondée en 1849 – s'occupent des enfants abandonnés qu'ils envoient en nourrice en province. Encore peu médicalisés, les hôpitaux accueillent ceux qui n'ont pas les moyens de rester chez eux, qu'il s'agisse de vieillards devenus dépendants, de futures mères qui ne peuvent rétribuer l'aide d'une sage-femme, ou d'ouvriers ne pouvant payer un médecin.

Une conscience de classe en formation

Quoique la précarité ne touche pas systématiquement l'ensemble du peuple parisien, elle est de plus en plus dénoncée au cours du XIX^e siècle. De divers milieux émergent des aspirations communes à une reconnaissance politique, incarnées par des hommes comme Martin Nadaud ou Agricole Perdiguier. Des coopératives et des syndicats sont créés tout au long du siècle, qui contribuent à poser les jalons de la protection ouvrière et de la défense de ses intérêts.

6 - Un danger ?

Encadrement et contrôle

Pour les élites et l'État, le peuple est perçu comme une classe dangereuse, qui peut à tout moment basculer dans la délinquance, la criminalité et la violence politique, et qu'il convient à ce titre d'encadrer. L'usage de moyens d'identification, notamment celui du livret ouvrier, se généralise : conservé par l'employeur et nécessaire pour être embauché, il sert essentiellement à contrôler les déplacements. Lieux de secours ou de coercition, les hôpitaux, asiles, prisons sont autant d'espaces propices à la normalisation des comportements. Le contrôle de la population peut également viser à tenter d'élever la condition populaire, tout particulièrement par le biais de l'éducation, dans le cadre de l'école.

La peur sociale

La peur du crime augmente au cours du XIX^e siècle. Ce n'est pas tant le peuple lui-même que le désordre potentiel provoqué par la marge, symbolisé par le fantasme des « bas-fonds », qui sont à craindre.

Le fait divers, sous le second Empire, fascine l'opinion et fait le succès de la presse à grand tirage, alors en plein essor, comme en témoignent les nombreux articles durant l'année 1876 autour de l'affaire de la « femme coupée en morceaux ».

Au sein d'une société française vieillissante, la hantise de la jeunesse, associée à de nouvelles peurs sociales liées à l'urbanisation ou à l'industrialisation, se fait sentir. La construction à l'aube du XX^e siècle du mythe des apaches, ces « derniers rebelles de la société industrielle, hostiles aux bourgeois, aux flics, au travail »¹, en est la parfaite illustration. Le terme désigne ces bandes de jeunes voyous qui sèment la terreur dans le Paris populaire de la Belle Époque, de Belleville à Ménilmontant, et dont les frasques sont relatées avec complaisance dans les journaux parisiens. Cette figure restera présente en filigrane tout au long du XX^e siècle, des « blousons noirs » dans les années 1960 aux « jeunes de banlieue » d'aujourd'hui.

L'insurrection, un acteur collectif

L'insurrection est considérée par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1793 comme un droit et un devoir et les Parisiens en usent abondamment au cours du XIX^e siècle. Véritable mode d'expression du peuple, les barricades sont présentes en 1830, 1848 et 1871. Pendant les Trois Glorieuses (27, 28 et 29 juillet), leur nombre aurait dépassé 4 000 dans les quartiers populaires de Paris. En février 1848 encore, on compte 1 512 barricades. Le Paris des barricades coïncide avec le Paris des ouvriers, du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Denis, un Paris populaire plutôt situé rive droite et qui glisse vers l'est au fil du siècle (**Cf. cartes des barricades en juillet 1830, juin 1848 et mai 1871**). Mais ces formes de manifestations populaires sont de moins en moins tolérées par les autorités. Juin 1848 symbolise la fin de l'espoir d'une réforme sociale ébauchée au mois de février. Face à la radicalisation de la Commune en 1871, la répression est terrible lors la Semaine sanglante, du 21 au 28 mai, puis dans les mois qui suivent.

L'image du Paris insurgé est récurrente dans la littérature du XIX^e siècle. C'est la présence de femmes et d'une certaine forme de « sociabilité maisonnière » qui étonne et ravit à la fois Jacques Vingtras, le narrateur de *L'Insurgé*, de Jules Vallès : « *Des femmes partout. – Grand signe ! Quand les femmes s'en mêlent, quand la ménagère pousse son homme, quand elle arrache le drapeau noir qui flotte sur la marmite pour le planter entre deux pavés, c'est que le soleil se lèvera sur une ville en révolte.* »². Aux « tricoteuses » révolutionnaires succède le mythe des « pétroleuses » communardes, munies de la « bouteille de pétrole », forgé par les journaux versaillais au début de l'été 1871. La scission entre le peuple de Paris et ses élites est désormais achevée.

¹ Michelle Perrot, *Les ombres de l'histoire. Crime et châtiement au XIX^e siècle*. Paris, Flammarion, 2001, 427 p.

² Jules Vallès, *L'Insurgé* (1886), Chapitre XV.

L'exposition et les programmes scolaires

a) À l'école primaire

L'étude du XIX^e siècle français, et plus particulièrement de son expansion industrielle et urbaine, sont au programme d'**Histoire** du cycle des approfondissements. De plus, ce siècle est l'une des six périodes historiques définies dans le programme d'**Histoire des arts**. La visite de l'exposition mobilise des capacités valorisées dans les programmes : mobiliser ses connaissances afin de parler de façon sensible d'œuvres d'art, utiliser des critères simples pour aborder ces œuvres, avec l'aide des enseignants, découvrir la diversité culturelle des arts et des hommes. Le CM2 semble une classe particulièrement adaptée à la visite de l'exposition.

b) Au collège

Celle-ci est conseillée aux classes de quatrième, qui approfondissent leurs connaissances du XIX^e siècle. Cependant, les problématiques abordées sont transdisciplinaires et dépassent son seul cadre chronologique, la rendant tout à fait accessible aux autres classes.

En **Français**, la visite de l'exposition peut se faire conjointement à l'étude de plusieurs thématiques proposées au programme :

- ☐ Le récit au XIX^e siècle : lecture de textes de Balzac, Hugo, Flaubert, Zola...
- ☐ Étude de l'image et de ses rapports au texte.

En **Histoire**, le programme privilégie trois axes :

- ☐ Contribuer à la transmission d'une histoire culturelle en faisant acquérir des repères historiques essentiels.
- ☐ Travailler sur des œuvres d'art en visant l'acquisition de compétences méthodologiques utiles à leur analyse, en particulier pour ce qui relève du travail sur l'image.
- ☐ Participer à une éducation au patrimoine.

La visite de l'exposition permet aux élèves de les combiner afin d'acquérir les méthodes et les connaissances demandées par le programme :

- ☐ Identifier et confronter des sources différentes ; savoir les analyser et les utiliser pour produire un raisonnement.
- ☐ Comprendre les bouleversements économiques, sociaux, religieux et idéologiques entraînés par l'industrialisation.
- ☐ Connaître les caractéristiques et les mutations de la vie ouvrière au XIX^e siècle.

L'**Histoire des arts** doit désormais faire l'objet d'une étude transdisciplinaire. La visite permettra aux élèves de se familiariser avec de nombreuses œuvres et d'apprendre à :

- ☐ Identifier la nature d'une œuvre.
- ☐ Situer l'œuvre dans le temps et son contexte et en expliquer l'intérêt historique.
- ☐ Décrire l'œuvre et en identifier le sens.
- ☐ Distinguer les dimensions artistiques et historiques de l'œuvre d'art.

En visitant l'exposition, les élèves se sensibiliseront à différentes formes d'art : aux beaux-arts viennent notamment s'ajouter la musique, l'architecture, l'urbanisme ou les arts populaires.

c) Au lycée général et technique

Les programmes du lycée ont pour finalité la connaissance et la compréhension du monde contemporain. Au-delà de l'étude de la vie quotidienne des milieux populaires parisiens, l'exposition invite les élèves à s'interroger sur l'évolution du rapport au corps ou l'émergence de la notion de vie privée et plus largement sur les processus propres aux villes en mutation, que ce soit au XIX^e siècle ou aujourd'hui.

En **Français**, la visite de l'exposition permettra d'allier, comme le préconisent les programmes, Littérature, Histoire et Histoire des arts, afin de :

- ☐ Parfaire la connaissance des **mouvements culturels et littéraires** du XIX^e siècle
- ☐ Enrichir la perception des affects humains tels qu'ils apparaissent dans et par la littérature et les arts.
- ☐ Approfondir l'analyse des relations entre la littérature et l'image.

En **Histoire**, l'exposition intéressera particulièrement les classes de seconde et de première, puisqu'une partie de leur programme concerne :

- ☐ **En première** : Les transformations économiques, sociales et idéologiques de l'âge industriel qui se traduisent par l'affirmation de la bourgeoisie, l'émergence de classes sociales nouvelles (monde ouvrier) et le développement du paupérisme ; les modifications des pratiques religieuses et culturelles et les principaux mouvements artistiques et littéraires de la période.

d) Au lycée professionnel

En **Français**, la visite de l'exposition permet l'étude de plusieurs questions au programme :

- ☐ **En seconde** : Les élèves sont amenés à s'interroger sur les mécanismes de **construction de l'information** (émergence de la presse à grand tirage et du fait divers), mais aussi sur **l'évolution des modes de vie, des cultures et des goûts** ou encore sur l'émergence de **héros et de personnages types** (le gamin, l'apache, etc.) propres au peuple parisien.
- ☐ **En première** : Les élèves pourront découvrir nombre de petits métiers parisiens aujourd'hui disparus et, en s'interrogeant sur leur place dans un monde en pleine mutation industrielle, seront amenés à réfléchir sur **la place de l'homme face aux avancées scientifiques et techniques**.
- ☐ **En terminale** : Les élèves prendront conscience de la **diversité** géographique et culturelle du peuple parisien ainsi que des solidarités, des échanges et des querelles qu'elle a pu engendrer.

En **Histoire**, l'exposition concerne plusieurs sujets d'étude :

- ☐ **En première** : Les élèves étudient **l'évolution du monde ouvrier** ainsi que l'émergence d'une **culture** et d'une **sociabilité** ouvrières, mais aussi la place accordée aux **femmes** dans la société française, et notamment leurs conditions de travail.

Dossiers thématiques : travailler sur l'exposition en classe

Pour préparer leurs élèves à la visite de l'exposition ou en approfondir ultérieurement certains aspects, les enseignants peuvent s'aider de huit dossiers thématiques, accompagnés de cartes. L'ensemble est téléchargeable gratuitement sur le site du musée.

- **Figures du peuple**

- Cousettes et lingères : confection et entretien du linge
- Bonnes et nourrices : la domesticité féminine
- Chiffonniers : le recyclage
- Migrants : un porteur d'eau auvergnat
- Figures juvéniles : le gamin et l'apache

- **Cultures du peuple**

- Sortir à Paris : les divertissements populaires
- La culture des ateliers : artisanat et industrie

- **Un artiste : Honoré Daumier**

- *Le joueur d'orgue de Barbarie* d'Honoré Daumier

Chronologie

1785-1790

Édification de l'enceinte des Fermiers généraux, avec un pavillon d'octroi à chaque porte de Paris.

1789

14 juillet : Prise de la Bastille.

1791

14 juin : Promulgation de la loi Le Chapelier, qui proscrit les organisations ouvrières.

1795

Division de Paris en douze arrondissements.

1801

Création des Hospices civils de Paris et du Conseil général des hospices civils, qui réunissent les hôpitaux, hospices, bureaux de bienfaisance et secours à domicile.

1803

Rétablissement du livret ouvrier, instauré en 1781, qui comporte un rappel de l'interdiction des coalitions d'ouvriers.

1804

Adoption du Code civil par le Corps législatif. L'article 340 interdit la recherche de paternité, sauf en cas d'enlèvement.

I^{er} Empire (1804-1815)

1808

Création des dépôts de mendicité, accompagnés d'une interdiction de mendicité et de vagabondage dans le département de la Seine.

1809

Le Droit des pauvres – taxe proportionnelle à la recette perçue sur les spectacles et lieux de divertissement parisiens – est rendu définitif.

1810

Décret ordonnant le recensement des établissements industriels parisiens, selon une classification répartissant les manufactures et ateliers en trois classes, « insalubres, incommodes ou dangereux ».

1811

Officialisation de l'usage du Tour d'abandon (suppression en 1863).

Restauration (1815-1830)

1815

1^{er} août : Licenciement de l'armée impériale.

1819

Ordonnance fixant la fermeture à 11h du soir pendant toute l'année, des lieux publics situés dans Paris. Cette ordonnance reste en vigueur jusqu'en 1870.

1820

2-3 juin : Mouvements insurrectionnels à Paris.

1822

27 février : Troubles à Paris.

1824

Rétablissement de la censure.

16 septembre : Mort de Louis XVIII.

Avènement de Charles X.

1827

29 avril : Licenciement de la Garde nationale.
Novembre : Barricades à Paris.

Révolution de 1830

25 juillet : Ordonnances de Charles X.

27-28-29 juillet : Insurrection des « Trois Glorieuses ».

7 août : La Chambre des députés appelle le duc d'Orléans, qui prend le nom de Louis-Philippe 1^{er}.

Monarchie de Juillet (1830-1848)

1831

14 février : Des émeutiers détruisent l'Archevêché de Paris.

1832

Épidémie de choléra, pendant le carnaval.
22 000 morts.

5-6 juin : Insurrection à Paris.

1833

Loi Guizot, imposant aux communes de plus de 500 habitants de financer une école de garçons.

1834

Mouvements insurrectionnels.

1839

12 mai : Journée d'émeute à Paris.

1841

21 mars : Première loi réglementant le travail des enfants dans les manufactures.

1841-1846 : Construction de l'enceinte de Thiers, à une distance de 1 à 3 km par rapport à la limite administrative de Paris.

1845

Juin- novembre : Grève des ouvriers charpentiers pour des augmentations de salaire.

1846

La population de Paris dépasse le million.
16 avril et 29 juillet : Attentats à Paris contre Louis-Philippe.

1847

Début d'une grave crise économique et financière.

Révolution de 1848

23-24-25 février : Journées révolutionnaires à Paris et en province.

II^e République (1848-1852)

25 février : Proclamation de la République, institution du suffrage universel pour les hommes âgés de vingt-et-un ans et domiciliés depuis plus de six mois.

27 février : Création des Ateliers nationaux. Fermeture le 23 juin pour les ouvriers de dix-sept à vingt-cinq ans.

23-26 juin : Nouvelle insurrection. Terrible répression.

10 décembre : Élection de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République.

1849

13 juin : insurrection à Paris.

Épidémie de choléra.

L'Assistance publique de Paris remplace le Conseil Général des Hospices Civils.

1850

Loi Falloux sur l'instruction primaire et la liberté des enseignements primaire et secondaire.

Épuration du suffrage universel par une loi électorale restrictive.

Loi sur l'hygiène publique, visant à combattre les logements insalubres. Loi permettant la création de caisses de retraite et de sociétés de secours mutuels.

1851 : Ordonnance réglementant le travail des marchands ambulants. Création à Paris d'une commission sur l'hygiène publique et d'une commission sur les logements insalubres.

1851

2 décembre : Coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte.

II^e Empire (1852-1870)

1852

2 décembre : Plébiscite. Proclamation de l'Empire héréditaire par Napoléon III.

1853

Hausmann préfet de la Seine. Début des grands travaux à Paris.

1860

Extension des limites de Paris jusqu'à l'enceinte de Thiers. Division de la capitale en vingt arrondissements.

1867

Loi Duruy, obligeant les communes de plus de 500 habitants à avoir une école de filles.

1870

19 juillet : Déclaration de guerre à la Prusse.

31 août : Capitulation de Sedan.

III^e République (1871-1939)

Les députés de Paris forment un *Gouvernement de la Défense Nationale* qui, opposé aux conditions de la paix, décide de poursuivre la lutte.

18 septembre : commencement du siège de Paris par les Prussiens.

1871

28-29 janvier : Capitulation de Paris, armistice de Versailles.

18 mars-28 mai : Insurrection de la Commune.

21 mai : Les troupes régulières entrent dans Paris.

21-28 mai : Semaine sanglante, terrible répression de la Commune.

1874

Loi sur le travail des enfants, interdisant le travail industriel avant l'âge de douze ans, prohibant le travail de nuit jusqu'à seize ans pour les garçons et vingt-et-un ans pour les filles.

1877

La population de Paris dépasse les deux millions.

1880

Loi supprimant l'obligation du repos dominical (droit rétabli le 13 juillet 1906).

1880-1882 : Épidémie de fièvre typhoïde.

1881

Création par le Conseil général de la Seine du service des moralement abandonnés, permettant l'admission à l'Assistance-Publique des enfants de plus de douze ans vivant sans abri ni secours.

1881-1882 : Lois Ferry établissant la gratuité, la laïcité et le caractère obligatoire de l'enseignement primaire dans les écoles publiques.

1884

Loi Waldeck-Rousseau autorisant les syndicats professionnels, qui avaient été interdits par la loi Le Chapelier de 1791.

1888

Début d'une crise économique.

1889

Loi relative à la protection des enfants maltraités ou moralement abandonnés, désormais confiés à l'Assistance Publique (déchéance de la puissance paternelle).

1890

Suppression définitive du livret ouvrier.

1892

Loi interdisant le travail des enfants de moins de treize ans et limitant la durée maximale du travail légal à 10 heures jusqu'à seize ans, 11 heures pour les femmes et 12 heures pour les hommes.

1892-1894 : Vague d'attentats anarchistes à Paris.

1894

Loi rendant le tout-à-l'égout obligatoire. Loi sur les retraites ouvrières et les caisses maladie des mineurs.

1898

Loi sur les accidents du travail. Loi sur la répression des violences sur les enfants.

1900

Loi réduisant à dix heures le travail journalier des femmes et des enfants de moins de dix-huit ans.

Mise en service de la première ligne du métro parisien.

La « zone » abrite environ 30 000 personnes au début du XX^e siècle.

1906

Lois sur les retraites ouvrières et sur le repos hebdomadaire (accordé à tous les salariés, hormis aux gens de maison, logeurs et concierges).

1911

Grandes grèves des ouvriers du bâtiment.

1914

31 juillet : Assassinat de Jaurès par Villain.

3 août : L'Allemagne déclare la guerre à la France.

1919

Déclassement de l'enceinte de Thiers et début de sa démolition.

Cartes du Paris populaire

Les territoires populaires

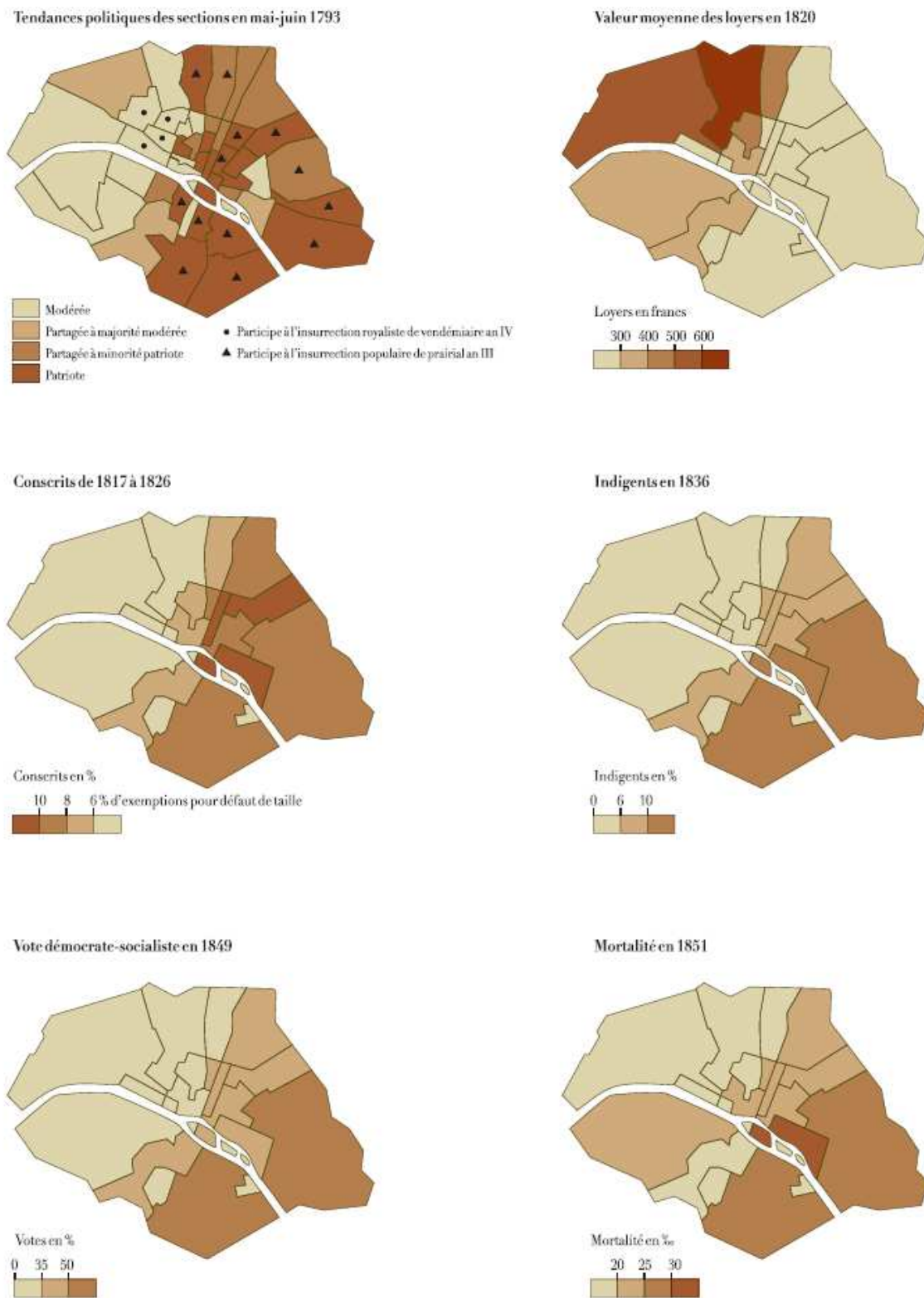
Comme le montre la carte du Paris politique en mai-juin 1793, qui voit s'affronter les sections modérées de l'ouest à celles, révolutionnaires, de l'est, l'antagonisme entre l'ouest et l'est est ancien. Il reflète bien des écarts, matérialisés par ces cartes statistiques.

Les barricades en juillet 1830, juin 1848 et mai 1871

Le Paris insurgé se situe avant tout sur la rive droite. C'est le Paris populaire, celui des ouvriers et des prolétaires, plus rarement celui du « lumpenprolétariat ».

Les arrondissements et les quartiers de Paris avant et après l'annexion des communes limitrophes en 1860

Le faubourg Saint-Antoine et l'ancien village de Belleville sont coupés en deux par les nouvelles divisions administratives. Les limites de Paris coïncident désormais avec celle des fortifications de Thiers, à l'exclusion de la zone militaire inconstructible, de 250 mètres de large, qui échappe au contrôle de la ville jusqu'en 1919.

**Figure 1 : Les territoires populaires.**Source : *Les traversées de Paris*, 1989. © Frédéric Miotto / Légendes Cartographie.

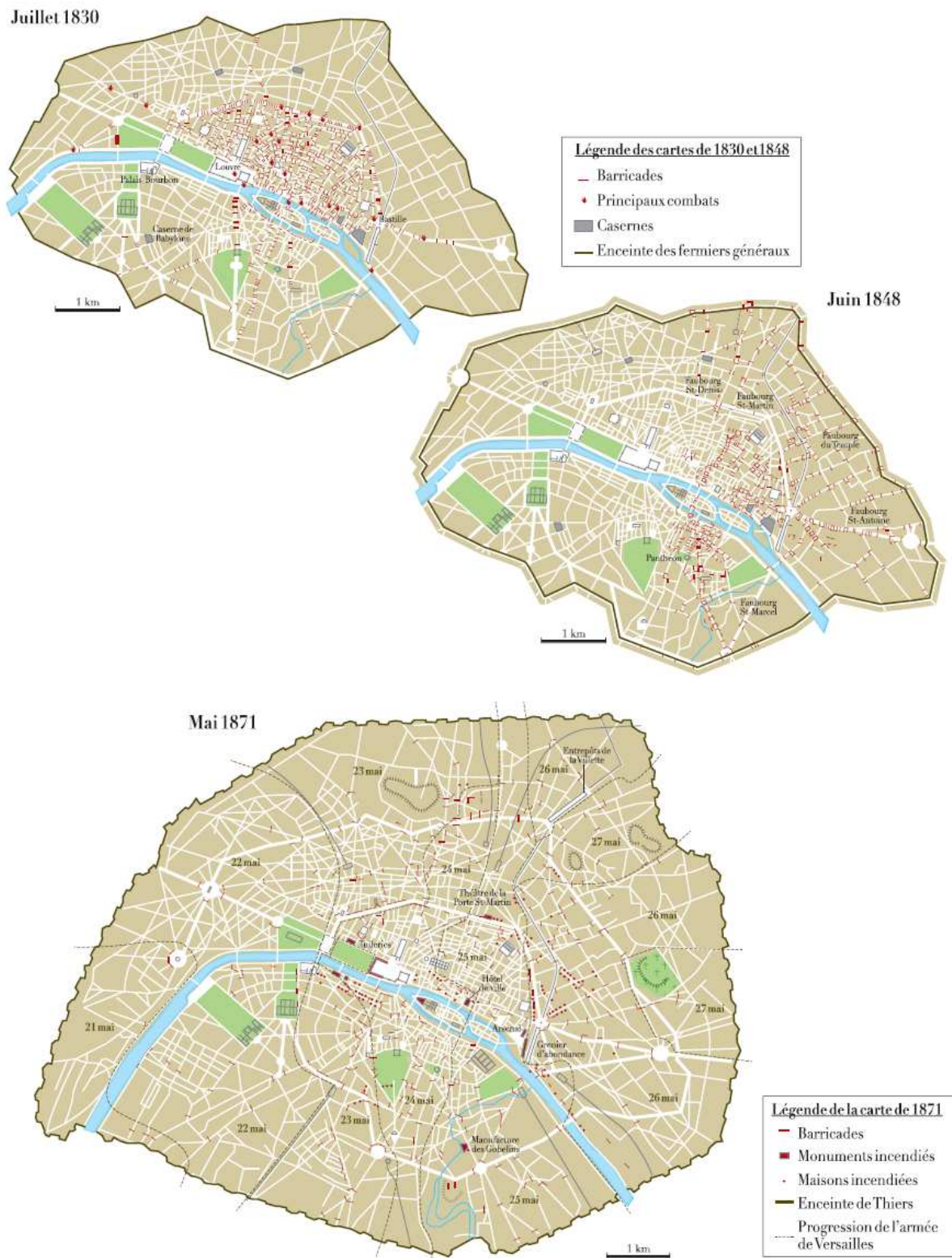


Figure 2 : Les barricades en juillet 1830, juin 1848 et mai 1871.

(Source : *Les traversées de Paris*, 1989. © Frédéric Miotto / Légendes Cartographie).

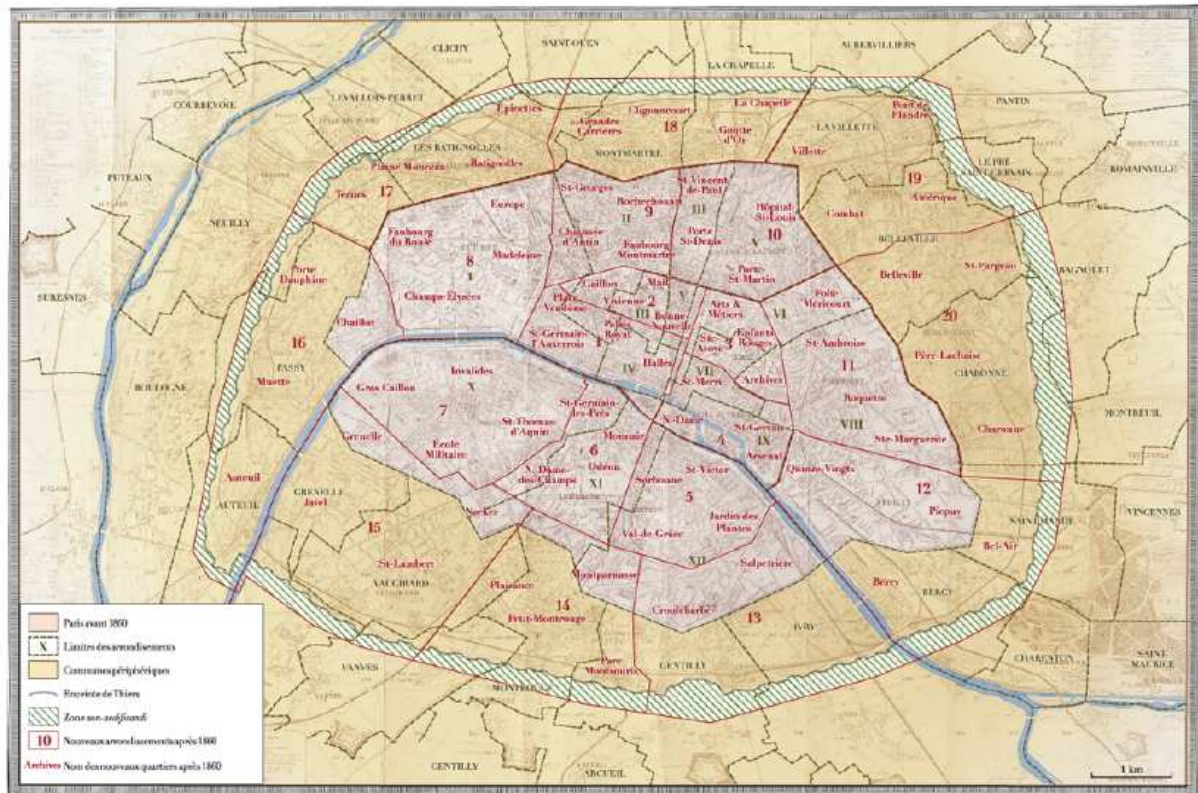


Figure 3 : Les arrondissements et les quartiers de Paris avant et après l’annexion des communes limitrophes en 1860.

(Source : *Atlas de Paris*, 2007. © Frédéric Miotto / Légendes Cartographie).

Bibliographie sélective

Les ouvrages traitant de Paris au XIX^e siècle sont innombrables. La lecture du catalogue de l'exposition offre un panorama des œuvres, objets et documents présentés dans cette exposition, ainsi que des essais écrits par des spécialistes des sujets abordés dans les dossiers pédagogiques :

Le peuple de Paris au XIX^e siècle. Des guinguettes aux barricades ; Paris, Paris-Musées éd., 2011, 368 p.
Voici la liste, dans l'ordre d'apparition au sein de l'ouvrage, de ces synthèses :

- « Les voix du peuple », Miriam Simon
- « Le peuple : mythe et représentations », Nathalie Jakobowicz
- « Paris, capitale populaire », Francis Démier
- « Artisanats et industries », François Jarrige
- « Le cœur populaire », Alain Faure
- « Le corps des pauvres », Georges Vigarello
- « Les récréations », Jean-Claude Yon
- « Le fils du vitrier », Ségolène Le Men
- « Le chiffonnier, une figure de synthèse », Miriam Simon
- « Pauvres et indigents », Dominique Kalifa
- « Surveillance policière et contrôles sociaux », Jean-Claude Caron
- « Paris-Insurrection », Jean-Claude Caron

En complément de la lecture du catalogue, nous vous proposons cette bibliographie très sélective, qui donne les références des principaux manuels et des livres et articles évoqués dans les dossiers pédagogiques.

Sur le XIX^e siècle :

Barjot, Dominique, Chaline, Jean-Pierre et Encrevé, André, *La France au XIX^e siècle, 1814-1914* ; Paris, PUF, coll. Quadrige, 1995, 680 p.

Becchi, Egle et Julia, Dominique (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident*, vol. 2. *Du XVIII^e siècle à nos jours* ; Paris, Seuil, 1998, 552 p.

Corbin, Alain, Courtine, Jean-Jacques et Vigarello, Georges, *Histoire du corps*, vol. 2. *De la Révolution à la Grande Guerre*, Corbin, Alain (dir.) ; Paris, Seuil, 2005, 442 p.

Démier, Francis, *La France du XIX^e siècle, 1814-1914* ; Paris, Seuil, 2000, 606 p.

Duby, Georges et Perrot, Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, vol. 4. *Le XIX^e siècle* ; Fraisse, Geneviève et Perrot, Michelle (dir.), Paris, Plon, 1991, 627 p.

Perrot, Michelle (dir.), *Histoire de la vie privée*, vol. 4. *De la Révolution à la Grande Guerre* ; Paris, Seuil, 1987, rééd. 1999, 624 p.

Yon, Jean-Claude, *Histoire culturelle de la France au XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, coll. U, 2010, 318 p.

Sur le peuple :

Durant, Pascal et Lits, Marc (coord.), *Peuple, populaire et populisme*, Hermès, N° 42 ; Paris, CNRS Editions, 2005. L'intégralité du numéro est disponible en ligne et téléchargeable : <http://documents.irevues.inist.fr/handle/2042/8929>

Pessin, Alain, *Le Mythe du peuple et la société française du XIX^e siècle* ; Paris PUF, 1992, 280 p.

Roche, Daniel, *Le Peuple de Paris* ; Paris, Aubier, 1981, 288 p. [Sur la vie quotidienne du peuple de Paris au XVIII^e siècle].

Sur le peuple de Paris au XIX^e siècle :

Fierro, Alfred, *Histoire et dictionnaire de Paris* ; Paris, Robert Laffont, 1996, rééd. 2001, 1580 p.

Coll., *Nouvelle histoire de Paris* ; Paris, Hachette, collection Bouquin, 2011 (à paraître).

Laroulandie, Fabrice, *Les Ouvriers de Paris au XIX^e siècle* ; Paris, Ed. Christian, 1997, 231 p.

Ratcliffe, Barrie M. et Piette, Christine, *Vivre la ville. Les classes populaires à Paris (1^{ère} moitié du XIX^e siècle)* ; Paris, La Boutique de l'Histoire éditions, 2007, 386 p.

Robert, Jean-Louis et Tartakowsky, Danielle (dir.), *Paris le peuple XVIII^e-XX^e siècles* ; Paris, Publications de la Sorbonne, 1999, 231 p.

Sur quelques artistes dont les œuvres sont présentées dans l'exposition :

Ducatel, Paul, *Les Premières années de caricatures d'Honoré Daumier* ; Paris, J. Grassin, 2000, 268 p.

Le Men, Ségolène, *Daumier et la caricature* ; Paris, Citadelles & Mazenod, 2008, 239 p.

Passeron, Roger, *Daumier, témoin de son temps*, Paris, Bibliothèque des arts, 1979, 323 p.

Renonciat, Annie, *La Vie et l'œuvre de J.J. Grandville* ; Paris, ACR Editions, 1985, 306 p.

Atget, Paris pittoresque ; Paris, Editions Hazan, 1998, 197 p. [Guillaume Le Gall, éditeur scientifique]

Daumier 1808-1879 ; Paris, RMN, 1999, 79 p. [Catalogue publié à l'occasion de l'exposition qui s'est tenue aux Galeries nationales du Grand Palais du 5 octobre 1999 au 3 janvier 2000. Par Caroline Larroché]

Paris la rue, un autre 1900 : le fonds de l'Union photographique française aux Archives de Paris ; Paris ; Paris-musées éd., 2000, 96 p. [Catalogue publié à l'occasion de l'exposition qui s'est tenue aux Archives de Paris du 16 novembre au 16 décembre 2000, dans le cadre du Mois de la photo à Paris. Textes de Jean-Philippe Dumas, préface de Michel Fleury.]

Sur les thématiques abordées dans les dossiers pédagogiques :**Confection et entretien du linge**

Fierro, Alfred, *Histoire et dictionnaire de Paris* ; Paris, Robert Laffont, 1996, p. 810 « Couturière » et « Blanchisseuse ».

Figures juvéniles

- Sur le gamin de Paris

Abélès, Luce, « Le gamin de Paris », *Cahiers-Musée d'art et d'essai*, 1985.

Yvorel, Jean-Jacques, « De Delacroix à Poulbot, l'image du gamin de Paris », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, Numéro 4, 2002. Article disponible en ligne : <http://rhei.revues.org>.

Gravroche, *les Misérables, les enfants dans la ville* ; Paris, Hatier classiques, œuvres & thèmes, 1978, 127 p.

- Sur les Apaches :

Caron, Jean-Claude, Stora-Lamarre, Annie et Yvorel, Jean-Jacques, « Les âmes mal nées », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n° 11, 2009. Article disponible en ligne : <http://rhei.revues.org>.

Farcy, Jean-Claude et Démier, Francis, *Regards sur la délinquance parisienne à la fin du XIX^e siècle, Rapport de recherche sur les jugements correctionnels du Tribunal de la Seine (années 1888-1894)*, Centre d'histoire de la France contemporaine, 1998, 255 p.

Kalifa, Dominique, « Archéologie de l'Apachisme. Les représentations des Peaux-Rouges dans la France du XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n° 4, 2002. Article disponible en ligne : <http://rhei.revues.org>.

Perrot, Michèle, « Dans le Paris de la Belle Epoque, les « Apaches », premières bandes de jeunes », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2007/1, n° 67, pp. 71-78. Article disponible sur www.cairn.info.

Les migrants

Corbin, Alain, « Les paysans de Paris, histoire des Limousins du bâtiment au XIX^e siècle », *Ethnologie française*, numéro spécial *Provinciaux et province à Paris*, Vol. X, 1980-2, *Le Temps* [...], pp. 199-214.

Dauphin, Cécile et Pézerat, Pierrette, « Les consommations populaires dans la seconde moitié du XIX^e siècle à travers les monographies de l'École de Le Play », In *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 30^e année, N° 2-3, 1975 (pp. 537-552). Article disponible en ligne sur : www.persee.fr.

Faure, Alain, « Comment devenait-on Parisien ? La question de l'intégration dans le Paris de la fin du 19^e siècle » (pp. 37-57), Robert, Jean-Louis et Tartakowsky, Danielle (dir.), *Paris le peuple XVIII-XX^e siècles* ; Paris, Publications de la Sorbonne, 1999. Article disponible en ligne sur : www.u-paris10.fr.

Faure, Alain, « Formation et renouvellement du peuple de Paris : aspects du peuplement de Paris de la Commune à la Grande Guerre », *Revue recherches contemporaines*, n° 5, 1998-1999. Article disponible en ligne sur : www.u-paris10.fr.

Le chiffonnier et le recyclage

Barles, Sabine, *L'invention des déchets urbains. France : 1790-1970* ; Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2005, 297 p.

Faure, Alain, « Classe malpropre, classe dangereuse ? Quelques remarques à propos de chiffonniers parisiens au XIX^e siècle et de leurs cités », *Recherches*, N° 29, décembre 1977, pp. 79-102. Article disponible en ligne sur www.u-paris10.fr.

Les domestiques

Chamoux Antoinette. Abel Châtelain, « Migrations et domesticité féminine urbaine en France, XVIII^e siècle-XX^e siècle », *Revue d'histoire économique et sociale*, 1969, n° 4, XLVII^e vol., pp. 506-528. , *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1972, vol. 27, n° 4, pp. 1220-1221.

Faÿ-Sallois, Fanny, *Les nourrices à Paris au XIX^e siècle* ; Paris, Editions Payot & Rivages, 1980, 283 p.

Martin-Fugier, Anne, *La place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900* ; Paris, Perrin/Grasset & Fasquelle, 1979, rééd. 2004, 377 p.

Industrie et artisanat à Paris au XIX^e siècle

Gourden, Jean-Michel, *Le Peuple des Ateliers. Les artisans du XIX^e siècle* ; Paris, Editions Créaphis, 1992, 156 p.

Jarrige, François, *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)* ; Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Carnot », 2009, 368 p.

Les divertissements populaires

Condemì, Concetta, *Le Café-Concert. Histoire d'un divertissement (1849-1914)*, Paris, Quai Voltaire, 1992.

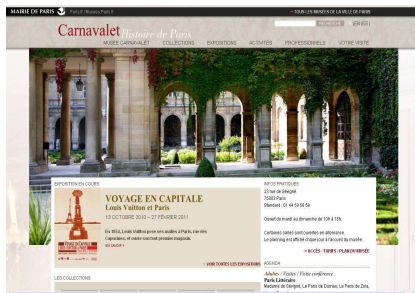
Gasnault, François, *Guinguettes et lorettes, Bals publics à Paris au XIX^e siècle*, Aubier, Millau, 1986.

Liens internet

Les ressources sur internet sont très nombreuses et il est facile de s’y perdre. Voici quelques liens, parmi bien d’autres, que nous vous recommandons.

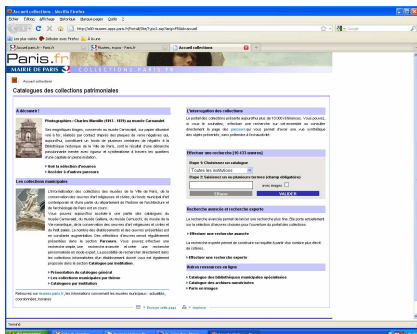
1. À voir

Le musée Carnavalet : www.carnavalet.paris.fr



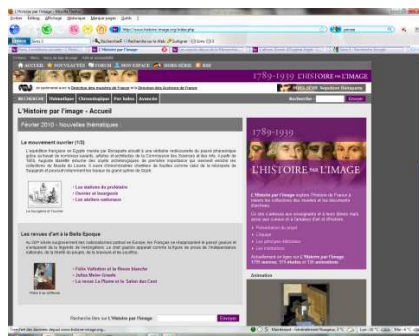
Le site propose, outre des renseignements pratiques pour visiter l’exposition, de découvrir de nombreuses œuvres des collections du musée.

Le portail des collections des musées de la Ville de Paris : www.collections.paris.fr

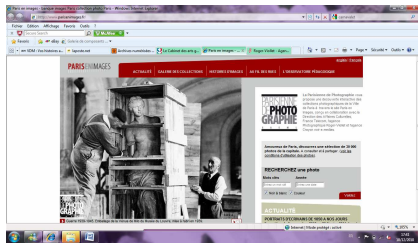


Il permet d’accéder à une partie des catalogues du musée Carnavalet, du musée Galliera, du musée Cernuschi, du musée de la Vie romantique, de la conservation des oeuvres d’art religieuses et civiles et du Petit palais.

L’Histoire par l’image : www.histoire-image.org/



Ce site conçu par la Réunion des Musées Nationaux propose de nombreux dossiers thématiques basés sur l’analyse d’images. Plusieurs d’entre eux rejoignent les sujets abordés dans l’exposition, notamment : Les espoirs déçus de la Monarchie de Juillet, L’atelier de couture, Le travail des femmes, Les succès du mélodrame, La musique populaire, Les cris de Paris, Les stations du prolétaire, Les intérieurs parisiens selon Eugène Atget et L’album zonier d’Eugène Atget.



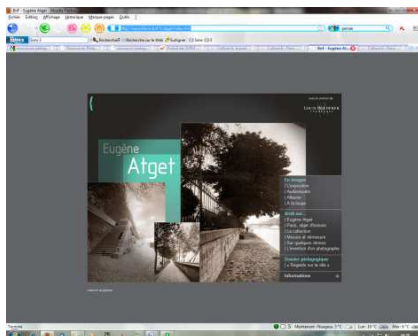
Paris en image : www.parisenimages.fr/

La Parisienne de la Photographie, en étroite collaboration avec la Direction des Affaires Culturelles et l'agence Roger-Viollet, propose une découverte interactive des collections photographiques de la Ville de Paris.



Paris, une ville au XIX^e siècle : www.musee-orsay.fr/fileadmin/mediatheque/integration MO/PDF/Paris.pdf

Un dossier sur les mutations de la capitale réalisé par le Musée d'Orsay. Il contient une bibliographie et une liste d'œuvres.



Eugène Atget : <http://expositions.bnf.fr/atget/index.htm>

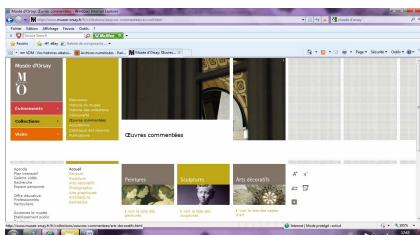
Le mini-site de l'exposition consacrée par la Bibliothèque Nationale à Eugène Atget et à ses nombreuses photos du vieux Paris. Voir en particulier la section « Paris, objet d'histoire ».



Honoré Daumier :

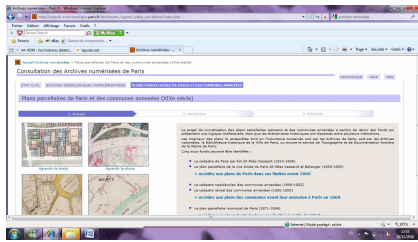
<http://expositions.bnf.fr/daumier/index.htm>

La Bibliothèque Nationale et le Musée d'Orsay consacrent chacun un mini-site à Honoré Daumier, dont l'œuvre a fait l'objet de plusieurs expositions ces dernières années.



Le musée d'Orsay : www.musee-orsay.fr

Comme d'autres musées, il a numérisé et mis à disposition des internautes une partie de ses collections. De nombreuses œuvres du musée, de la peinture à la sculpture, sont commentées. De quoi donner des pistes pour analyser une œuvre...



Les Archives de Paris :

<http://canadp-archivesenligne.paris.fr/>

Les Archives de Paris ont numérisé l'ensemble des plans parcellaires de Paris et des communes annexées après 1860. Cela offre la possibilité d'étudier avec précision un quartier de la capitale ou une commune de proche banlieue.

2. À lire

Gallica : gallica.bnf.fr

Le site de la Bibliothèque nationale de France propose de nombreuses publications du XIX^e siècle. On trouve notamment parmi les monographies de Le Play :

- *Les Ouvriers européens* :

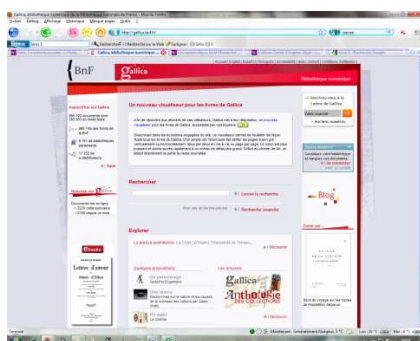
Le maître blanchisseur de Clichy

- *Les Ouvriers des deux mondes* :

Tisseur en châles

Compositeur typographe

Serrurier forgeron

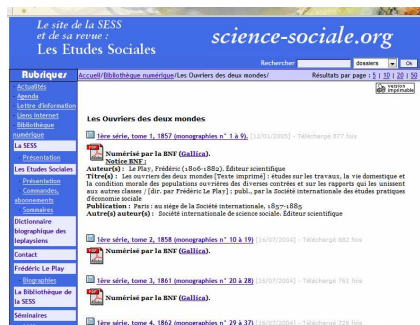


La Société d'économie et de science sociale et sa revue, *Les Etudes Sociales* : www.science-sociale.org

Ce site permet aussi d'accéder aux monographies de l'école de Le Play et offre une navigation plus aisée que Gallica :

- *Les Ouvriers européens*

- *Les Ouvriers des deux mondes*



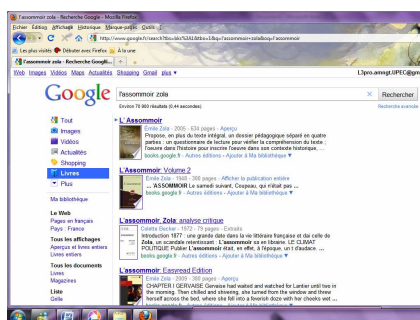
Google : books.google.fr

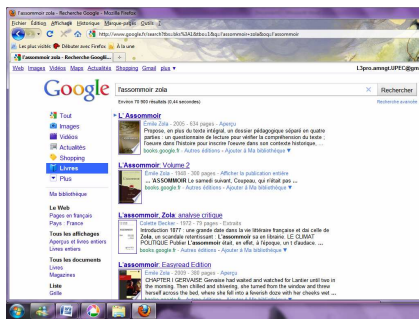
Une partie des grands classiques de la littérature française du XIX^e siècle a été numérisée par google. Par exemple :

- Victor Hugo, *Les Misérables*

- Émile Zola, *L'Assommoir*

- Octave Mirbeau, *Le journal d'une femme de chambre*





- Alphonse Daudet, *Contes du lundi* et *Jack*
- Joris-Karl Huysmans, *Marthe, histoire d'une fille* (aussi téléchargeable sur le site des éditions du Boucher www.leboucher.com)
- Etc.



Projet Gutenberg :

www.gutenberg.org/wiki/Main_Page

Le site propose plus de 33 000 livres numérisés et téléchargeables. La recherche d'un ouvrage est plus aisée : les recherches par auteur, titre, sujet ou genre sont possibles. À consulter par exemple :

- Eugène Sue, *Le Juif errant*
- Eugène Sue, *Les mystères du peuple*
- Eugène Sue, *Les mystères de Paris*

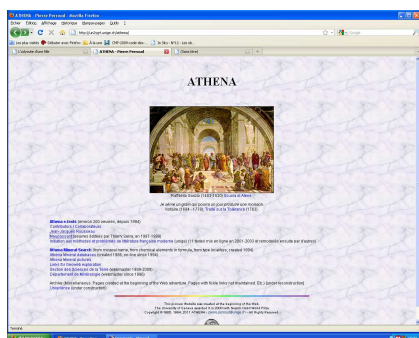


La Bibliothèque électronique du Québec :

beq.ebooksgratuits.com/

La Bibliothèque électronique du Québec mène également une politique de numérisation de ses fonds. Est par exemple téléchargeable sur Internet :

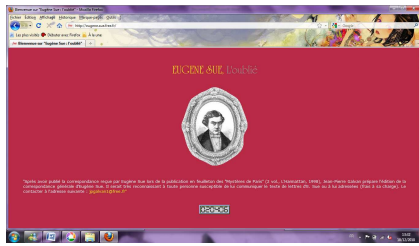
- Alexandre Dumas, *Les Mohicans de Paris*



Guy de Maupassant :

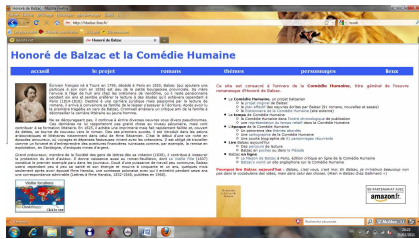
un2sg4.unige.ch/athena/selva.maupassant/maupassant.html

Le site Athéna met à la disposition de l'internaute de nombreuses nouvelles de l'écrivain, comme *l'Odysée d'une fille* (1883), récit d'une prostituée parisienne.



Eugène Sue : eugene.sue.free.fr

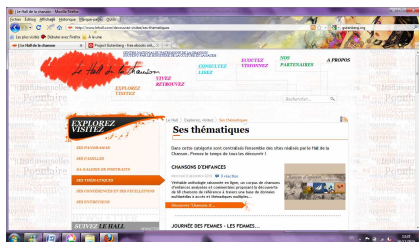
Pour tout savoir sur Eugène Sue. Ce site offre une bibliographie et une biographie de l'écrivain très précieuses, ainsi que des résumés de ses œuvres majeures.



Honoré de Balzac et la *Comédie humaine* : hbalzac.free.fr

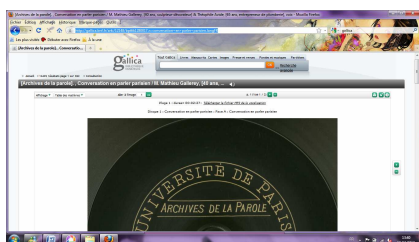
Ce site permet de comprendre l'architecture de cette œuvre totalisante que constitue la Comédie humaine. On suit le destin des personnages récurrents des livres de l'auteur.

3. À écouter



Le hall de la chanson : www.lehall.com

Pour écouter des chansons populaires du XIX^e siècle. Le site propose également de nombreuses biographies d'artistes.



Gallica : gallica.bnf.fr

La Bibliothèque nationale de France a aussi numérisé quelques archives sonores, issues des « Archives de la parole ». À écouter notamment :

- Les cris de Paris :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k127305d.r=cris+parisiens.langFR>

- La conservation en parler parisien de l'exposition :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1280017.r=conservation+en+parler+parisien.langFR>

Quelques romans sur le peuple parisien du XIX^e siècle

Bien que l'exposition ne soit pas consacrée au peuple des écrivains, la littérature française du XIX^e siècle est incontournable pour aborder l'histoire des franges populaires de la population parisienne. Les personnages qui peuplent ces romans donnent chair au propos de l'exposition. À titre indicatif, voici les titres de quelques uns d'entre eux.

- *La Comédie humaine*, d'Honoré de Balzac (au sein des *Etudes de mœurs, Scènes de la vie parisienne*). Sans être un romancier du peuple, il intègre quelques figures dans son immense projet totalisant, parmi lesquelles :
 - *Ferragus* (1833) et *La Fille aux yeux d'or* (1835) : Ferragus (ancien entrepreneur de bâtiments, ancien bagnard).
 - *Le père Goriot* (1835) : Vauquer, tenancière de la pension de la rue Neuve-Sainte Geneviève en 1819.
 - *L'interdiction* (1836)
 - *Les martyrs ignorés* (1837)
 - *Honorine* (1845) : Félix Gaudissart, commis-voyageur d'origine normande né dans les années 1790.
 - *La Cousine Bette* (1847) : Marguerite Turquet (dit Malaga), écuyère de cirque puis courtisane.
 - *Le Cousin Pons* (1847) : La Cibot (portière) et son voisin, Rémonencq (brocanteur auvergnat).
 - *Les comédiens sans le savoir* (1848) : Cérizet, né en 1801, orphelin des Enfants-Trouvés de Paris, il devient usurier à la fin de sa vie.
- *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue (1842-1843) : de nombreuses figures du peuple parisien que Rodolphe découvre en partant à la recherche de sa fille disparue :
 Les Pipelet (portiers)
 La Chouette et le Maître d'école (tiennent un boui-boui),
 Tortillard, leur fils (gamin de Paris)
 Rigolette (grisette)
 Fleur-de-Marie (la Goualeuse, une prostituée de la Cité)
 Le Chourineur (ancien apprenti boucher, ancien bagnard)
- « Mimi Pinson, profil de grisette », poème paru dans *Le Diable à Paris* d'Alfred de Musset (1845-1846) : Mimi Pinson (grisette).
- *Les Mohicans de Paris*, d'Alexandre Dumas (1854-1859) : un formidable tableau du Paris de 1827, avec notamment le personnage de Monsieur Salvator, commissionnaire rue aux Fers.
- *Histoire de ma vie*, de Georges Sand (1855)

- *Les Misérables*, de Victor Hugo (1862) : parmi les nombreux personnages que l'on voit apparaître :
Jean Valjean (ancien émondeur, ancien forçat)
Fantine (fille-mère sans ressource) et sa fille Cosette
Les Thénardier (aubergistes)
Gavroche (fils des Thénardiens, gamin de Paris)
Éponine (grande sœur de Gavroche).
- *Germinie Lacerteux*, d'Edmond et Jules de Goncourt (1865) : Germinie Lacerteux (domestique).
- *Contes du lundi*, d'Alphonse Daudet (1873) : recueil de nouvelles en trois parties, dont la deuxième est consacrée aux « Tableaux parisiens ».
- *Jack*, d'Alphonse Daudet (1875-1876) : Jack, fils abandonné par sa mère et placé comme apprenti dans une usine de chaudières et de machines à vapeur.
- Le cycle des *Rougon-Macquart* d'Emile Zola et notamment :
 - *Le ventre de Paris* (1873) : pour les marchands des Halles centrales de Paris :
Mme François - de Nanterre (maraîchère)
Florent Quenu (ancien bagnard, ivrogne au début du roman)
M. et Mme Quenu/Lisa Maquart (charcutiers)
Mère Chantemesse (marchande de légumes)
Gavard: beau-frère de Mme Lecour, (marchand d'oies et de volaille)
Mme Lecour (marchande de beurre, fromages et œufs)
La mère Palette (marchande de volailles)
Lacaille (marchand de quatre saisons)
Clémence (tabletière au pavillon de poisson)
 - *L'Assommoir* (1877) : notamment Gervaise Macquart (blanchisseuse), Jacques Coupeau (ouvrier zingueur) et Goujet (forgeron).
 - *Pot-Bouille* (1882) : pour les domestiques :
Lisa et Victoire (domestiques chez les Campardon)
Hippolyte, Clémence et Julie (domestiques chez les Duveyrier)
Louise (domestique chez Mme Juzeur)
Adèle (domestique chez les Josserand)
Françoise (domestique chez Théophile et Valérie Vabre)
Et enfin Rachel (domestique chez Auguste et Berthe Vabre).
 - *Au bonheur des dames* (1883) : Denise Boudu (vendeuse au rayon des confections du grand magasin au « Bonheur des dames »).
 - *Paris* (1897).
- *Marthe, histoire d'une fille*, de Joris-Karl Huysmans (1876) : Marthe (prostituée).
- *Le Bachelier* puis *L'Insurgé*, de Jules Vallès (1881 et 1886) : Jacques Vingtras, le héros de ces romans autobiographiques qui succèdent à *L'Enfant*, monte à Paris et côtoie de nombreuses figures du peuple. Il est notamment témoin de l'insurrection de la Commune de Paris en 1871.

- *Le Journal d'une femme de chambre*, d'Octave Mirbeau (1900) : Célestine (soubrette).
- *Contes et nouvelles*, de Guy de Maupassant (1904) : « Une partie de campagne » : Monsieur et Madame Dufour (quincaillers) et leur fille, Henriette passent le dimanche au bord de la Seine, avec des canotiers.
- *La Maternelle*, de Léon Frapié (1904) : tableau qui se veut réaliste des mœurs enfantines dans une école des quartiers pauvres de Paris. Prix Goncourt 1904.

Quelques mémoires et essais abordant le peuple de Paris :

- *Le Peuple*, de Jules Michelet (1846)
- *Choses vues, souvenirs, journaux, cahiers, 1830-1885*, de Victor Hugo (1887)
- *Journal*, d'Edmond et Jules de Goncourt (1887-1896)

Filmographie indicative

Le peuple parisien au XIX^e siècle

Sur la Commune de Paris :

- *La Nouvelle Babylone*, film soviétique réalisé par Grigori Kozintsev et Leonid Trauberg (1929), qui s'inscrit dans la tradition expressionniste du début du siècle. Film muet en noir et blanc de 120 minutes dans sa version initiale et de 93 minutes dans sa version restaurée en 2004. On y suit la rencontre et le destin tragique de deux amants (Louise, une ouvrière et Jean, un soldat d'origine paysanne) amenés par les événements à se trouver de part et d'autre des barricades pendant la Commune de Paris de 1871.
- *La Commune de Paris*, de Robert Menegoz (1950).
- *La Commune (Paris, 1871)*, film réalisé par Peter Watkins, produit en 2000 par l'Office national du film du Canada. Il s'agit d'un film noir et blanc de 345 minutes où ont joué plus de 200 acteurs.

Sur des figures du peuple parisien :

- *Casque d'Or*, film français réalisé par Jacques Becker en 1952, avec Simone Signoret et Serge Reggiani, repris au cinéma en 2001. Le scénario est tiré d'un fait divers de la Belle Epoque : l'histoire d'Amélie Elie, une prostituée surnommée Casque d'Or en raison de sa chevelure blonde, mêlée à celles des apaches de la bande à Félix Leca, qui hantent le quartier de Belleville.
- *Les Enfants du paradis*, film français réalisé par Marcel Carné, sorti en 1954 (dialogues de Jacques Prévert). Une histoire d'amour impossible entre Garance et Baptiste, mime, qui débute sur le boulevard du Crime (boulevard du Temple) en 1828. Film intéressant pour la figure de Garance, jouée par Arletty : femme libre et audacieuse, foraine liée à Lacenaire, mauvais garçon.

Sur des adaptations de romans :

- *L'Assommoir*, film de 1933 réalisé par Gaston Roudès. Version précédente par Charles Maudru en 1921 et version de 1955, par René Clément, intitulée *Gervaise*.
- *Les Misérables*.
De nombreuses adaptations, parmi lesquelles :
 - 1911-1912, film français, muet NB d'Albert Capellani.
 - 1925, film français, muet NB d'Henri Fescourt.
 - 1933, film français, NB de Raymond Bernard
 - 1935, film américain, NB de Richard Boleslawski
 - Les Nouveaux misérables de Henri Verneuil - 1949
 - 1952-1953, film américain, NB, de Lewis Milestone : La vie de Jean Valjean.

- 1957, film français couleurs de Jean-Paul Le Chanois, avec la présence de Gabin.
 - 1974, *El Valle de los miserables* de René Cardona Jr.
 - 1981, *Les Misérables* de Robert Hossein
 - 1994, *Les misérables* de Claude Lelouch
 - 1998, *Les Misérables*, de Bille August
 - 2000, *Les Misérables* : série de Josée Dayan (4×1h30), avec Gérard Depardieu, Christian Clavier, John Malkovich, Viginie Ledoyen et Charlotte Gainsbourg.
- *Les Mystères de Paris*, film de 1943 réalisé par Jacques de Baroncelli.
Parmi les autres versions :
 - 1911, film de Capellani, avec Duquesne.
 - 1922, film de Charles Burguet, avec Georges Lannes et Huguette Duflos.
 - 1935, film de Félix Gandera, avec Madeleine Ozeray, Henri Rollan et Lucien Baroux.
 - 1957, film de Fernando Cerchio avec Frank Villard.
 - 1962, film d'André Hunebelle.
- *French Cancan*, film franco-italien de 1954-1955 réalisé par Jean Renoir, avec Jean Gabin : Nini, petite blanchisseuse, devient une danseuse de cabaret à Montmartre.
 - *Pot-Bouille*, film français de 1957 réalisé par Julien Duvivier, avec Gérard Philipe.
 - *Journal d'une femme de chambre*, film franco-italien réalisé par Luis Buñuel et sorti 1964. Adaptation du roman d'Octave Mirbeau qui narre la vie de Célestine, domestique.

Petit répertoire de chansons populaires évoquant le Paris du XIX^e siècle

Chansons susceptibles d'être chantées à l'école primaire ou en classe de musique dans le secondaire.

En complément des chansons proposées dans ce répertoire, peut être écoutée l'*Anthologie de la chanson française enregistrée (1900-1920)* ; Paris, EPM, 2007 [Coffret de 10 CD].

Liste par ordre chronologique de création :

Tableau de Paris à cinq heures du matin (1802)

Les cinq étages (vers 1830)

Le chant des ouvriers (1846)

La chanson des maçons de la Creuse (1860)

Le temps des cerises (1866)

Filles d'ouvriers (1896)

La chanson de l'aiguille (1896)

Nini-peau-de-chien (vers 1909-1910)

L'hirondelle du faubourg (1912)

Ils ont les mains blanches (vers 1912)

Sous les ponts de Paris (1914)

TABLEAU DE PARIS A CINQ HEURES DU MATIN (1802)

Paroles : Marc-Antoine Désaugiers (1772-1827), sur l'air d'une contredanse du XVIII^e siècle.

Écoute : www.lehall.com ou www.youtube.fr.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour.
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent :
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai.
Et de Vincennes,
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère,
Sautent à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier : « Carottes,
Panais et choux-fleurs ! »
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

L'huissier carillonne,
Attend, jure et sonne,
Re-sonne, et la bonne
Qui l'entend trop bien,
Maudissant le traître,
Du lit de son maître
Prompte à disparaître,
Regagne le sien.

Gentille, accorte,
Devant ma porte,
Perrette apporte
Son lait encor chaud ;
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De Dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant ;
Et, sur son passage,
L'ivrogne, plus sage,
Rêvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Tout, chez Hortense,
Est en cadence ;
On chante, on danse,
Joue et cætera...
Et, sur la pierre
Un pauvre hère,
La nuit entière,
Souffrit et pleura.

Le malade sonne,
Afin qu'on lui donne
La drogue qu'ordonne
Son vieux médecin,
Tandis que sa belle,
Que l'amour appelle
Au plaisir fidèle,
Feint d'aller au bain.

Quand vers Cythère,
Le solitaire,
Avec mystère
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père !
Adieu donc, mon frère !
Adieu donc, ma mère !
Adieu, mes petits ! »
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis !

Dans chaque rue (*chantez ru-e, en détachant
les syllabes*)

Plus parcourue, (*idem*)

La foule accrue (*idem*)

Grossit tout-à-coup :

Grands, valetaille,

Vieillards, marmaille,

Bourgeois, canaille

Abondent partout !

Ah ! Quelle cohue ! (*co-hu-e*)

Ma tête est perdue, (*idem*)

Moulue et fendue (*idem*)

Où donc me cacher ?

Jamais mon oreille

N'eut frayeur pareille !

Tout Paris s'éveille...

Allons nous coucher !

LES CINQ ETAGES (1830)

Paroles : Pierre-Jean de Béranger (1780-1857). Interprétation par Maurice Féraudy en 1909. Sur l'air : *Dans cette maison à quinze ans, ou J'étais bon chasseur autrefois.*

Écoute : www.youtube.fr ou <http://aimable-faubourien.blogspot.com/2010/02/les-cinq-etages-beranger-1830.html>.

Dans la soupente du portier,
Je naquis au rez-de-chaussée.
Par tous les laquais du quartier,
A quinze ans, je fus pourchassée ;
Mais bientôt un jeune seigneur
M'enlève à leurs doux caquetages :
Ma vertu me vaut cet honneur,
Ma vertu me vaut cet honneur,
Et je monte au premier étage,

Là, dans un riche appartement,
Mes mains deviennent des plus blanches.
Grâce à l'or de mon jeune amant,
Là, tous mes jours sont des dimanches.
Mais, par trop d'amour emporté,
Il meurt. Ah ! Pour moi, quel veuvage !
Mes pleurs respectent ma beauté,
Mes pleurs respectent ma beauté,
Et je monte au deuxième étage,

Là, je trompe un vieux duc et pair,
Dont le neveu touche mon âme.
Ils ont d'un feu payé bien cher,
L'un la cendre et l'autre la flamme,
Vient un danseur nouveaux amours ;
La noblesse alors déménage.
Mon miroir me sourit toujours,
Mon miroir me sourit toujours,
Et je monte au troisième étage,

Là, je plume un bon gros Anglais,
Qui me croit veuve et baronne,
Puis deux financier vieux et laids,
Même un prélat : Dieu me pardonne !
Mais un escroc, que je chéris,
Me vole en parlant mariage...
Je perds tout, j'ai des cheveux gris,
Je perds tout, j'ai des cheveux gris,
Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier :
Des nièces me sont nécessaires !
Nous scandalisons le quartier,
Nous nous moquons des commissaires.
Mangeant mon pain à la vapeur,
Des plaisirs je fais le ménage.
Trop vieille, enfin, je leur fais peur,
Trop vieille, enfin, je leur fais peur,
Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde, me voilà :
Me voilà pauvre balayeuse !
Seule et sans feu, je finis là
Ma vie au printemps si joyeuse.
Je conte à mes voisins surpris
Ma fortune à différents âges ;
Et j'en trouve encore des débris,
Et j'en trouve encore des débris,
En balayant les cinq étages.

LE CHANT DES OUVRIERS (1846)

Paroles : Pierre Dupont (1821-1870)

Écoute : www.youtube.fr

Nous dont la lampe, le matin
 Au clairon du coq se rallume
 Nous tous qu'un salaire incertain
 Ramène avant l'aube à l'enclume
 Nous qui des bras, des pieds, des mains
 De tout le corps luttons sans cesse
 Sans abriter nos lendemains
 Contre le froid de la vieillesse.

Refrain

Aimons-nous, et quand nous pouvons.
 Nous unir pour boire à la ronde.
 Que le canon se taise ou gronde.
 Buvons (ter).
 A l'indépendance du monde !

Nos bras sans relâche tendus.
 Aux flots jaloux, au sol avare.
 Ravissent leurs trésors perdus.
 Ce qui nourrit et ce qui pare .
 Perles, diamants et métaux.
 Fruit du côteau, grain de la plaine .
 Pauvres moutons, quels bons manteaux.
 Ils se tissent avec notre laine !

Quel fruit tirons nous du labeur .
 Qui courbe nos maigres échine ?
 Où vont les flots de nos sueurs ?
 Nous ne sommes que des machines.
 Nos Babels montent jusqu'au ciel..

La terre nous doit ses merveilles :
 Dès qu'elles ont fini le miel.
 Le maître chasse les abeilles..

Au fils chétif d'un étranger
 Nos femmes tendent leurs mamelles,
 Et lui, plus tard, croit déroger
 En daignant s'asseoir auprès d'elles ;
 De nos jours le droit du seigneur
 Pèse sur nous plus despotique :
 Nos filles vendent leur honneur
 Aux derniers courtauds de boutique.

Mal vêtus, logés dans des trous,
 Sous les combles, dans les décombres
 Nous vivons avec les hiboux
 Et les larrons amis des ombres ;
 Cependant notre sang vermeil
 Coule impétueux dans nos veines ;
 Nous nous plairions au grand soleil,
 Et sous les rameaux verts des chênes.

A chaque fois que par torrents
 Notre sang coule sur le monde,
 C'est toujours pour quelques tyrans
 Que cette rosée est féconde ;
 Ménageons le dorénavant,
 L'amour est plus fort que la guerre ;
 En attendant qu'un meilleur vent
 Souffle du ciel ou de la terre.

LES MAÇONS DE LA CREUSE (1860)

Paroles : Jean Petit dit Jan dau Boueix (1810-1880).

Écoute : www.youtube.fr ou pour une version légèrement modifiée et abrégée (chanson interprétée par Marc Aimable) : www.paperblog.fr/946373/les-macons-de-la-creuse/

L'on a fait des chansons
De toutes les manières
Des filles, des garçons
Des guerriers, des bergères
Pour ne pas répéter
Une chose ennuyeuse
Moi je veux vous chanter
Les ouvriers de la Creuse.

Quand revient le printemps
Ils quittent leur chaumière
Adieu amis, parents
Enfants, pères et mères
Ah ! quel grand désespoir
Pour la femme vertueuse
En disant au revoir
Aux ouvriers de la Creuse.

Les voilà donc partis
Pour faire leur campagne
Ils s'en vont à Paris
En Bourgogne, en Champagne
Lyon, Bordeaux, même ailleurs
Ils ont la main calleuse
Ce sont des travailleurs
Les maçons de la Creuse.

Quand ils sont arrivés
S'ils trouvent de l'ouvrage
Se mettent à travailler
Avec un grand courage
Sans trop s'épouvanter
D'une vie laborieuse
L'on devrait respecter
Les maçons de la Creuse.

Que ces chemins de fer
Qui traversent la France
Ont coûté de revers

De maux et de souffrances
Ces ponts et ces canaux
De la Saône à la Meuse
Ont coûté bien des maux
Aux ouvriers de la Creuse.

Malgré leur dur labeur
En travaillant ils chantent
Ils ont la joie au coeur
Et l'âme bien contente
La dernière saison
Est pour eux bien flatteuse
Pour revoir leur maison
Au pays de la Creuse.

Les travaux sont finis
En novembre en décembre
On les voit réunis
Pour s'en aller ensemble
Vous voyez ces enfants
La figure joyeuse
Pour revoir leurs parents
Au pays de la Creuse.

Enfin, pendant l'hiver
C'est leurs belles journées
Ils vont se promener
Avec leurs bien-aimées
Dans ces tristes saisons
Les filles sont heureuses
D'avoir dans leurs maisons
Les garçons de la Creuse.

L'auteur de la chanson
Ce n'est pas un poète
C'est un vieux compagnon
Buvant sa chopinette
Toujours gai, bien content
Trouvant la vie heureuse
Et se vante gaiement
D'être ouvrier de la Creuse.

Voyez le Panthéon
Voyez les Tuileries
Le Louvre et l'Odéon
Le Palais d'Industrie

De ces beaux monuments
La France est orgueilleuse
On doit ces agréments
Aux ouvriers de la Creuse.

LE TEMPS DES CERISES (1866)

Paroles : Jean-Baptiste Clément (1836-1903)

Écoute : www.youtube.fr notamment.

Quand nous en serons au temps des cerises
Et gai rossignol et merle moqueur
Seront tous en fête
Les belles auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur
Quand nous chanterons le temps des cerises
Sifflera bien mieux le merle moqueur

Mais il est bien court le temps des cerises
Où l'on s'en va deux cueillir en rêvant
Des pendants d'oreilles
Cerises d'amour aux robes pareilles
Tombant sous la feuille en gouttes de sang
Mais il est bien court le temps des cerises
Pendants de corail qu'on cueille en rêvant

Quand vous en serez au temps des cerises
Si vous avez peur des chagrins d'amour
Evitez les belles
Moi qui ne crains pas les peines cruelles
Je ne vivrai pas sans souffrir un jour
Quand vous en serez au temps des cerises
Vous aurez aussi des chagrins d'amour

J'aimerai toujours le temps des cerises
C'est de ce temps-là que je garde au cœur
Une plaie ouverte
Et Dame Fortune, en m'étant offerte
Ne saura jamais calmer ma douleur
J'aimerai toujours le temps des cerises
Et le souvenir que je garde au cœur, etc.

LA CHANSON DE L'AIGUILLE (1896)

Paroles : Maurice Boukay. Musique : Arthur Marcel-Legay.

Écoute : http://femmes-en-chansons.lehall.com/01_chanson_aiguille.htm

Ô ma mignonne aiguil-le
Ne nous quittons jamais
Toute peti-i-te fil-il-le
Tendrement je t'aimais
Tu me dis-ais-ais sois sa-a-ge
Ou je te pique au doigt
Fais un gentil-il corsa-a-ge,
Vois ta poupée a froid.

Ô ma mignonne aiguil-le
Veille sur moi toujours
Donne à la jeune fille
Un précieux secours
En voltigeant légère
Aide mes chers parents
Aide aussi la misère
De ceux qui vont pleurant

Ô ma mignonne aiguil-le
J'ai des chagrins parfois
Pour une pauvre fille
Douce est alors ta voix
Elle dit sans relâche
Travaille grande sœur
Qui fait son humble tâche
Goûte la paix du cœur

FILLE D'OUVRIERS (1898)

Paroles : Jules Jouy (1855-1897). Interprétation par Michèle Bernard.

Écoute : www.lehall.com ou www.youtube.fr.

Pâle ou vermeille, brune ou blonde ,
Bébé mignon,
Dans les larmes ça vient au monde,
Chair à guignon.
Ébouriffé, suçant son pouce,
Jamais lavé,
Comme un vrai champignon , ça pousse
Chair à pavé

A quinze ans, ça rentre à l'usine,
Sans éventail,
Du matin au soir, ça turbine,
Chair à travail.
Fleur des fortifs, ça s'étirole,
Quand c'est girond,
Dans un guet-apens , ça se viole,
Chair à patrons.

Jusque dans la moelle pourrie,
Rien sous la dent,
Alors, ça rentre en brasserie,
Chair à clients.
Ça tombe encore : de chute en chute,
Honteuse, un soir,
Pour deux francs, ça fait la culbute,
Chair à trottoir.

Ça vieillit, et plus bas ça glisse.
Un beau matin,
Ça va s'inscrire à la police ,
Chair à roussins ;
Ou bien, sans carte ça travaille
Dans sa maison ;
Alors, ça se fout sur la paille,
Chair à prison .

D'un mal lent souffrant le supplice,
Vieux et tremblant,
Ça va geindre dans un hospice,
Chair à savants.
Enfin, ayant vidé la coupe ,
Bu tout le fiel,
Quand c'est crevé, ça se découpe.
Chair à scalpel.

Patrons ! Tas d'Héliogabales,
D'effroi saisis
Quand vous tomberez sous nos balles,
Chair à fusils ,
Pour que chaque chien sur vos trognes
Pisse, à l'écart
Nous les laisserons vos charognes,
Chair à Macquart !

NINI-PEAU-DE-CHIEN (vers 1909-1910)

Paroles : Aristide Bruant (1851-1925)

Écoute : www.youtube.fr

Quand elle était p'tite
Le soir elle allait
À Saint'-Marguerite
Où qu'a s'dessalait :
Maint'nant qu'elle est grande
Elle marche le soir
Avec ceux d'la bande
Du Richard-Lenoir

Refrain

À la Bastille
On aime bien
Nini-Peau-d'chien :
Elle est si bonne et si gentille !
On aime bien
Nini-Peau-d'chien,
À la bastille

Elle a la peau douce,
Aux taches de son,
À l'odeur de rousse
Qui donne un frisson,
Et de sa prunelle,
Aux tons vert-de-gris,
L'amour étincelle
Dans ses yeux d'souris.

Refrain

Quand le soleil brille
Dans ses cheveux roux,
L'génie d'la Bastille
Lui fait les yeux doux,
Et quand a s'promène,
Du bout d' l'Arsenal
Tout l'quartier s'amène
Au coin du Canal.

Refrain

L'HIRONDELLE DU FAUBOURG (1912)

Paroles et musique de Ferdinand-Louis Bénech et Ernest Dumont.

Écoute : www.youtube.fr

A l'hôpital c'est l'heure de la visite
Le médecin en chef passe devant les lits :
Le numéro treize, qu'est-ce qu'elle a cette
petite ?
C'est la blessée qu'on amena cette nuit
N'ayez pas peur, faut que je sonde vos
blessures
Deux coups de couteau... près du coeur... y'a
plus d'sang !
Non, pas perdue... à votre âge on est dure
Seulement tout de même faut prévenir vos
parents !
Mais la mourante alors a répondu :
Je suis toute seule depuis que maman n'est
plus.

Refrain

On m'appelle l'Hirondelle du Faubourg
Je ne suis qu'une pauvre fille d'amour
Née un jour de la saison printanière
D'une petite ouvrière
Comme les autres j'aurais peut-être bien
tourné,
Si mon père au lieu de m'abandonner
Avait su protéger de son aile,
L'Hirondelle

Le docteur reprit : Vous portez une médaille
C'est un cadeau, sans doute, de votre amant ?
Non c'est le souvenir de l'homme, du rien qui
vaillait
De l'homme sans coeur qui trompa ma
maman !
Laissez moi lire : André, Marie-Thérèse
Mais je la reconnais cette médaille en argent

Et cette date : Avril quatre-vingt-treize !
Laissez-moi seul, je veux guérir cette enfant
Vous me regardez tous avec de grands yeux
C'est mon devoir de soigner les malheureux.

Refrain

On l'appelle l'Hirondelle du Faubourg
Ce n'est qu'une pauvre fille d'amour
Née un jour de la saison printanière
D'une petite ouvrière
Comme les autres elle aurait bien tourné,
Si mon père au lieu de l'abandonner
Avait su protéger de son aile,
L'Hirondelle

Le numéro treize toujours quarante de fièvre
Oui... ça ne va pas comme je l'avais espéré
Je vois la vie s'échapper de ses lèvres
Et rien à faire... rien... pour l'en empêcher !
Je suis un savant, j'en ai guéri des femmes
Mais c'est celle-là que j'aurais voulu sauver.
La voilà qui passe... écoute retiens ton âme
Je suis ton père ma fille bien-aimée...
Je ne suis pas fou... je suis un malheureux
Vous mes élèves, écoutez... je le veux.

On l'appelait l'Hirondelle du Faubourg
C'était une pauvre fille d'amour
Née un jour de la saison printanière
D'une petite ouvrière
Comme les autres elle aurait bien tourné,
Si lâchement au lieu de l'abandonner
J'avais su protéger de mon aile,
L'Hirondelle.

ILS ONT LES MAINS BLANCHES (vers 1912)

Paroles : Montéhus (1872-1952). Musique : Raoul Chantegrelet

Écoute : www.lehall.com

Voyez donc cet aristocrate,
Pâle gommeux qui fait des épates,
Il passe sa vie à nocer,
A vingt ans c'est déjà cassé.
Comme une femme ça a des faiblesses,
Ca veut jouer à l'ancienne noblesse,
Incapable de gagner son pain,
Voilà le type du vrai gandin.

Refrain

Il a les mains blanches,
Les mains maquillées,
Il a les mains blanches,
Par la honte souillées.
Ca sent la paresse, c'est mou, c'est gnan-gnan,
Voilà c'qu'on appelle des mains de feignant !

Voyez donc ces hommes en soutane,
Soi-disant sur eux l'Bon Dieu plane,
Ils prônent Moïse et Jésus-Christ,
Mais font l'contraire de leurs écrits.
Oui Moïse était un apôtre,
Jésus-Christ mourut pour les autres,
Tandis qu'vous, prêtr's, pasteurs, rabbins,
Votre but, c'est l'or, le butin !

Refrain

Ils ont les mains blanches,
Les mains maquillées,
Ils ont les mains blanches,
Par l'or elles sont souillées.
Ca sent le tartuffe, l'avare, le gripp'sous
Voilà c'qu'on appelle des mains de filou !

Voyez donc ces hommes politiques,
Vrais paillasses à gueule tragique,
Qui pour aller au Parlement
Au peuple font du boniment :
J'vous promets les r'traites ouvrières,
J'vous promets la fin d'vos misères,
Ils se votent d'abord et comment !
Pour eux-mêmes quarante-et-un francs !

Refrain

Ils ont les mains blanches,
Les mains maquillées,
Ils ont les mains blanches,
Par la fraude souillées.
Ca sent le roublard, ça sent le malin,
Voilà c'qu'on appelle un poil dans la main !

Voyez donc cette foule tapageuse,
Que'qu' fois gaie, souvent malheureuse,
Oui ce sont les brav's ouvriers,
C'est la masse des sacrifiés.
Ils reviennent du bagne de l'usine,
Ils sont pâles, ils ont mauvaise mine,
Hommes et femmes, vrais gueux, meurt-de-faim
Qui engraisent un tas de coquins !

Refrain

Leurs mains n'sont pas blanches,
Ils ont travaillé,
Leurs mains n'sont pas blanches,
Elles sont meurtries, broyées.
Ca sent le courage, la force et l'honneur,
Voilà c'qu'on appelle des mains d'travailleurs !

SOUS LES PONTS DE PARIS (1914)

Paroles : Jean Rodor. Musique : Vincent Scotto. Interprétation : Georgette.

Écoute : www.musicme.com

Téléchargement : www.virginmega.fr

Pour aller à Suresnes ou bien à Charenton
Tout le long de la Seine on passe sous les ponts
Pendants le jour, suivant son cours
Tout Paris en bateau défile,
Le coeur plein d'entrain, ça va, ça vient,
Mais le soir lorsque tout dort tranquille...

Sous les ponts de Paris, lorsque descend la nuit,
Toutes sortes de gueux se faufilent en cachette
Et sont heureux de trouver une couchette,
Hôtel du courant d'air, où l'on ne paie pas cher,
Le parfum et l'eau c'est pour rien mon marquis
Sous les ponts de Paris.

A la sortie de l'usine, Julot rencontre Nini
Ça va t'y la rouquine, c'est la fête aujourd'hui.
Prends ce bouquet, quelques brins de muguet
C'est peu mais c'est toute ma fortune,
Viens avec moi; je connais l'endroit
Où l'on ne craint même pas le clair de lune.

Sous les ponts de Paris, lorsque descend la nuit
Comme il n'a pas de quoi se payer une chambrette,
Un couple heureux vient s'aimer en cachette,
Et les yeux dans les yeux faisant des rêves bleus,
Julot partage les baisers de Nini
Sous les ponts de Paris.

Rongée par la misère, chassée de son logis,
L'on voit une pauvre mère avec ses trois petits.
Sur leur chemin, sans feu ni pain
Ils subiront leur sort atroce.
Bientôt la nuit la maman dit
Enfin ils vont dormir mes gosses.

Sous les ponts de Paris, lorsque descend la nuit
Viennent dormir là tout près de la Seine
Dans leur sommeil ils oublieront leur peine
Si l'on aidait un peu, tous les vrais miséreux
Plus de suicides ni de crimes dans la nuit
Sous les ponts de Paris.

PETITS METIERS (1992)

Paroles : Pierre Philippe. Interprétation par Juliette.

Écoute : www.lehall.com ou www.youtube.fr

Ils arpentaient les rues et campaient sur les places
Chargés d'objets obscurs, de graines ou bien de vent
Proposant tout ou rien et de bien peu vivant
Leurs grands cris appâtant la vaine populace
Ils arpentaient les rues et campaient sur les places

Oh, combien je regrette leurs voix et leurs musiques
Leurs mains escamotant les piécettes d'argent
Pour service rendu à quelque bonne gens
Et leur air de se foutre de la chose publique
Oh, combien je regrette leurs voix et leurs musiques

Que sont donc devenus
La remailleuse de bas
Le crieur de journaux
Et la loueuse de chaises?
Où donc se sont perdus
La cardeuse de matelas
L'aiguiseur de couteaux
Et le sucreur de fraises?
Qui donc les a revus
Le vendeur de mouron
La porteuse de pain
Et le montreur de vues?
Ils ont bien disparu
Le grilleur de marrons
L'écorcheur de lapins
Et le chanteur des rues

On n'achetait pas que terrestres nourritures
Autrefois dans nos rues, on y trouvait aussi
Des colporteurs d'histoires et des marchands d'oublies
Et il y avait du rêve plein les petites voitures
On n'achetait pas que terrestres nourritures

Que sont donc devenus
La faiseuse d'embarras
L'accordeur de violons
Et la teneuse de jambe?
Où donc se sont perdus
La liseuse de draps
L'ensommeilleur de plomb
Et le violeur de gambe?
Qui donc les a revus
L'écrivain de tartines
L'avorteuse de choux
Et le fouteur de guignon?
Ils ont bien disparu
Le lécheur de vitrines
La bourreuse de mou
Et l'encaisseur de gnons

Certains étaient tenus à l'écart de la foule
Exerçant un négoce un peu plus inquiétant
Facteurs de basses oeuvres et vendeurs d'orviétan
Artisans du frisson, experts en chair-de-poule
Certains étaient tenus à l'écart de la foule

Que sont donc devenus
La toucheuse de boeufs
L'enjoliveur d'obus
Et le pinceur de louches?
Où donc se sont perdus
Le dénoueur de noeuds
La torcheuse de culs
Et l'enculeur de mouches?
Qui donc les a revus
Le dépendeur d'andouilles
La mangeuse de santé
Et l'étouffeur de vents?
Ils ont bien disparu
La gonfleuse de couilles
Le démorveur de nez
Et l'étrilleuse de glands
La tripoteuse d'acné
Le faiseur de mauvais sang
La fileuse de diarrhée
Et l'équarrisseur d'enfant

Extraits littéraires

- « **Une promenade dans le Paris populaire** », passage extrait du roman des frères Jules et Edmond Goncourt, *Germinie Lacerteux* (1865)

- « **Un entretien d’embauche** », passage extrait du roman d’Octave Mirbeau, *Le Journal d’une femme de chambre* (1900)

« Une promenade dans le Paris populaire »

Extrait du roman des frères Jules et Edmond de Goncourt, *Germinie Lacerteux*, Paris, 1865, Chap. XII.

Quand le printemps fut venu : – Si nous allions à l'entrée des champs ? disait presque tous les soirs Germinie à Jupillon.

Jupillon mettait sa chemise de flanelle à carreaux rouges et noirs, sa casquette en velours noir ; et ils partaient pour ce que les gens du quartier appellent « l'entrée des champs ».

Ils montaient la chaussée Clignancourt, et avec le flot des Parisiens de faubourg se pressant à aller boire un peu d'air, ils marchaient vers ce grand morceau de ciel se levant tout droit des pavés, au haut de la montée, entre deux lignes des maisons, et tout vide quand un omnibus n'en débouchait pas. La chaleur montait, les maisons n'avaient plus de soleil qu'à leur façade et à leur cheminée. Comme d'une grande porte ouverte sur la campagne, il venait du bout de la rue, du ciel, un souffle d'espace et de liberté.

Au Château-Rouge, ils trouvaient le premier arbre, les premières feuilles. Puis, à la rue du Château, l'horizon s'ouvrait devant eux dans une douceur éblouissante. La campagne, au loin, s'étendait, étincelante et vague, perdue dans le poudroiement d'or de sept heures. Tout flottait dans cette poussière de jour que le jour laisse derrière lui sur la verdure qu'il efface et les maisons qu'il fait roses.

Ils descendaient, suivaient le trottoir charbonné de jeux de *marelle*, de longs murs par-dessus lesquels passait une branche, des lignes de maisons brisées, espacées de jardins. [...] Après les jardins, ils passaient les palissades, les enclos à vendre, les constructions jetées en avant dans les rues projetées et tendant au vide leurs pierres d'attente, les murailles pleines à leur pied de tas de culs de bouteille, de grandes et plates maisons de plâtre, aux fenêtres encombrées de cages et de linges, avec l'Y d'un plomb à chaque étage, des entrées de terrains aux apparences de basse-cour avec des tertres broutés par des chèvres.

Çà et là, ils s'arrêtaient, sentaient les fleurs, l'odeur d'un maigre lilas poussant dans une étroite cour. Germinie cueillait une feuille en passant et la mordillait.

Des vols d'hirondelles, joyeux, circulaires et fous, tournaient et se nouaient sur sa tête. Les oiseaux s'appelaient. Le ciel répondait aux cages. Elle entendait tout chanter autour d'elle, et elle regardait d'un œil heureux les femmes en camisole³ aux fenêtres, les hommes en manches de chemise dans les jardinets, les mères sur le pas des portes, avec de la marmaille entre les jambes.

La descente finissait, le pavé cessait. À la rue succédait une large route, blanche, crayeuse, poussiéreuse, faite de débris, de plâtras (*sic*), d'émiettements de chaux et de briques, effondrée, sillonnée par des ornières, luisantes au bord, que font le fer de grosses roues et l'écrasement des charrois de pierres de taille. Alors commençait ce qui vient où Paris finit, ce qui pousse où l'herbe ne pousse pas, un de ces paysages d'aridité que les grandes villes créent autour d'elles, cette première zone de banlieue *intra muros* où la nature est tarie, la terre usée, la campagne semée d'écaillés d'huîtres. Ce n'était plus que des terrains à demi clos, montrant des charrettes et des camions les brancards en l'air sur le ciel, des chantiers à scier des pierres, des usines en planches, des maisons d'ouvriers en construction, trouées et tout à jour, portant le drapeau des maçons, des landes de sable gris et blanc, des jardins de maraîchers tirés au cordeau tout en bas des fondrières vers lesquelles descend, en coulées de pierrailles, le remblayage de la route.

Bientôt se dressait le dernier réverbère pendu à un poteau vert. Du monde allait et venait toujours. La route vivait et amusait l'œil. Germinie croisait des femmes portant la canne de leur mari, des lorettes en soie au bras de leurs frères en blouse, des vieilles en madras⁴ se promenant, avec le

³ La camisole est un chemisier de femme.

⁴ Étoffe à chaîne de soie et trame de coton, de couleur vive, dont on fait des fichus et des écharpes.

repos du travail, les bras croisés. Des ouvriers tiraient leurs enfants dans de petites voitures, des gamins revenaient, avec leurs lignes, de pêcher à Saint-Ouen, des gens traînaient au bout d'un bâton des branches d'acacia en fleur.

Quelquefois, une femme enceinte passait tendant les bras devant elle à une tout petit enfant, et mettait sur un mur l'ombre de sa grossesse.

Tous allaient tranquillement, bienheureusement, d'un pas qui voulait s'attarder, avec le dandinement allègre et la paresse heureuse de la promenade. Personne ne se pressait, et sur la ligne toute plate de l'horizon, traversée de temps en temps par la fumée blanche d'un chemin de fer, les groupes de promeneurs faisaient des taches noires presque immobiles, au loin.

Ils arrivaient derrière Montmartre à ces espèces de grands fossés, à ces carrés en contre-bas où se croisent de petits sentiers foulés et gris. Un peu d'herbe était là frisée, jaunie et veloutée par le soleil qu'on apercevait se couchant tout en feu dans les entre-deux des maisons. Et Germinie aimait à y retrouver les cardeuses de matelas au travail, les chevaux d'équarrissage pâturant la terre pelée, les pantalons garance⁵ des soldats jouant aux boules, les enfants enlevant un cerf-volant noir dans le ciel clair. Au bout de cela, l'on tournait, pour aller traverser le pont du chemin de fer, par ce mauvais campement de chiffonniers, le quartier des limousins du bas de Clignancourt. Ils passaient vite contre ces maisons bâties de démolitions volées, et suant les horreurs qu'elles cachent ; ces huttes, tenant de la cabane et du terrier, effrayaient vaguement Germinie : elle y sentait tapis tous les crimes de la Nuit.

Mais aux fortifications, son plaisir revenait. Elle courait s'asseoir avec Jupillon sur le talus. À côté d'elle, étaient des familles en tas, des ouvriers couchés à plat sur le ventre, de petits rentiers regardant les horizons avec une lunette d'approche, des philosophes de misère, arc-boutés des deux mains sur leurs genoux, l'habit gras de vieillesse, le chapeau noir aussi roux que leur barbe rousse. L'air était plein de bruit d'orgue. Au-dessous d'elle, dans le fossé, des sociétés jouaient aux quatre coins. Devant les yeux, elle avait une foule bariolée, des blouses blanches, des tabliers bleus d'enfants qui couraient, un jeu de bague qui tournait, des cafés, des débits de vin, des fritureries, des jeux de macarons, des tirs à demi cachés dans un bouquet de verdure d'où s'élevaient des mâts aux flammes tricolores ; puis au-delà, dans une vapeur, dans une brume bleuâtre, une ligne de têtes d'arbres dessinait une route. Sur la droite, elle apercevait Saint-Denis et le grand vaisseau de sa basilique ; sur la gauche, au-dessus d'une file de maisons qui s'effaçaient, le disque du soleil se couchant sur Saint-Ouen était d'un feu couleur cerise et laissait tomber dans le bas du ciel gris comme des colonnes rouges qui le portaient en tremblant. Souvent le ballon d'un enfant qui jouait passait une seconde sur cet éblouissement.

Ils descendaient, passaient la porte, longeaient les débits de saucisson de Lorraine, les marchands de gaufres, les cabarets en planches, les tonnelles sans verdure et au bois encore blanc où un pêle-mêle d'hommes, de femmes, d'enfants, mangeaient des pommes de terre frites, des moules et des crevettes, et ils arrivaient au premier champ, à la première herbe vivante : sur le bord de l'herbe, il y avait une voiture à bras chargée de pain d'épice et de pastilles de menthe, et une marchande de coco vendait à boire sur une table dans le sillon... Etrange campagne où tout se mêlait, la fumée de la friture à la vapeur du soir, le bruit des palets d'un jeu de tonneau au silence versé du ciel l'odeur de la poudrette à la senteur des blés verts, la barrière à l'idylle, et la Foire à la nature ! [...]

Quand ils revenaient, [Germinie] voulait remonter sur le talus. Il n'y avait plus de soleil. Le ciel était gris en bas, rose au milieu, bleuâtre en haut. Les horizons s'assombrissaient ; les légumes se fonçaient, s'assourdisaient, les toits de zinc des cabarets prenaient des lumières de lune, des feux commençaient à piquer l'ombre, la foule devenait grisâtre, les blancs de linge devenaient bleus. Tout peu à peu s'effaçait, s'estompait, se perdait dans un reste mourant de jour sans couleur, et de l'ombre qui s'épaississait commençait à monter, avec le tapage des crécelles, le bruit d'un peuple qui s'anime à la nuit, et du vin qui commence à chanter.

⁵ La garance est une plante utilisée pour la teinture en rouge. L'infanterie portait à cette époque des pantalons garance, c'est-à-dire de couleur rouge vif.

Pistes pédagogiques :

→ **Soulignez les lieux cités. Localisez-les sur une carte et tentez de retracer l'itinéraire emprunté par le couple.**

→ **Énumérez les personnes rencontrées (marchande de coco, chiffonnier, lorette, etc.) et expliquez en quoi consiste leur activité.**

→ **Choisissez quelques œuvres dans l'exposition qui vous paraissent bien illustrer certains passages du texte (allusion aux cabanes de chiffonniers, aux cabarets, à l'orgue de barbarie, aux pommes de terre frites, etc.).**

« Un entretien d'embauche »

Extrait du roman d'Octave Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre* ; Paris, 1900, Charpentier-Fasquelle, Chap. XV.

Voici le récit par Célestine, narratrice, de l'interrogatoire mené par une femme de la bourgeoisie à la recherche d'une bonne dans le bureau de placement de Paulhat-Durand :

« La dame venait de Fontainebleau pour chercher une bonne... Elle pouvait avoir cinquante ans. Apparence de bourgeoise riche et rêche. Toilette sérieuse, austérité provinciale... Malingre et souffreteuse, le teint plombé par les nourritures de hasard et les jeûnes, la bonne avait pourtant une physionomie sympathique qui eût pu être jolie, avec du bonheur. Elle était très propre et svelte dans une jupe noire. Un jersey noir moulait sa taille maigre ; un bonnet de linge la coiffait gentiment, en arrière, découvrant le front où des cheveux blonds frisottaient.

Après un examen détaillé, appuyé, froissant, agressif, la dame se décida enfin à parler.

– Alors, dit-elle, vous vous présentez comme... quoi ?... comme femme de chambre ?

– Oui, Madame.

– Vous n'en avez pas l'air... Comment vous appelez-vous ?

– Jeanne Le Godec...

– Qu'est-ce que vous dites ?...

– Jeanne Le Godec, Madame...

La dame haussa les épaules.

– Jeanne... fit-elle... Ça n'est pas un nom de domestique... c'est un nom de jeune fille. Si vous entrez à mon service, vous n'avez pas la prétention, j'imagine, de garder ce nom de Jeanne ?...

– Comme Madame voudra.

Jeanne avait baissé la tête... Elle appuya davantage ses deux mains sur le manche de son parapluie.

– Levez la tête... ordonna la dame... tenez-vous droite... Vous voyez bien que vous allez percer le tapis avec la pointe de votre parapluie... D'où êtes-vous ?

– De Saint-Brieuc...

– De Saint-Brieuc !...

Et elle eut une moue de dédain, qui devint bien vite une affreuse grimace... Les coins de sa bouche, l'angle de ses yeux se plissèrent comme si elle eût avalé un verre de vinaigre.

– De Saint-Brieuc !... répéta-t-elle... Alors vous êtes bretonne ?... Oh ! je n'aime pas les bretonnes...

Elles sont entêtées et malpropres...

– Moi, je suis très propre, Madame, protesta la pauvre Jeanne.

– C'est vous qui le dites... Enfin, nous n'en sommes pas là... Quel âge avez-vous ?

– Vingt-six ans.

– Vingt-six ans ?... Sans compter les mois de nourrice, sans doute ?... Vous paraissez bien plus vieille... Ce n'est pas la peine de me tromper...

– Je ne trompe pas Madame... J'assure bien à Madame que je n'ai que vingt-six ans... Si je parais plus vieille, c'est que j'ai été longtemps malade...

– Ah ! Vous avez été malade ?... répliqua la bourgeoise avec une dureté railleuse... Ah ! Vous avez été longtemps malade ?... Je vous préviens, ma fille, que sans être pénible la maison est assez importante, et qu'il me faut une femme de très forte santé.

Jeanne voulut réparer ses imprudentes paroles. Elle déclara :

– Oh ! Mais, je suis guérie... tout à fait guérie...

– C'est votre affaire... D'ailleurs, nous n'en sommes pas là... Vous êtes fille... mariée ?... Quoi ?...

Qu'est-ce que vous êtes ?

– Je suis veuve, Madame.

– Ah !... Vous n'avez pas d'enfant, je suppose ?

Et comme Jeanne ne répondait pas tout de suite, la dame, plus vivement, insista :

– Enfin... Avez-vous des enfants, oui ou non ?...

– J'ai une petite fille, avoua-t-elle timidement...

Alors, faisant des grimaces et des gestes comme si elle eût chassé loin d'elle un vol de mouches :

– Oh ! pas d'enfant dans la maison... cria-t-elle... pas d'enfant dans la maison... Je n'en veux à aucun prix... Où est-elle, votre fille ?

– Elle est chez une tante de mon mari...

– Et qu'est-ce que c'est que cette tante ?

– Elle tient un débit de boissons, à Rouen...

– C'est un triste métier... L'ivrognerie, la débauche, en voila un joli exemple, pour une petite fille !...

Enfin, cela vous regarde... C'est votre affaire... Quel âge a votre fille ?

– Dix-huit mois, Madame.

Madame sauta, se retourna violemment dans son fauteuil. Elle était outrée, scandalisée... Une sorte de grognement sortit de ses lèvres :

– Des enfants !... Je vous demande un peu !... Des enfants quand on ne peut pas les élever, les avoir chez soi !... Ces gens-là sont incorrigibles, ils ont le diable au corps !...

De plus en plus agressive, féroce même, elle s'adressa à Jeanne toute tremblante devant son regard.

– Je vous avertis, dit-elle, détachant nettement chaque mot... je vous avertis que, si vous entrez à mon service, je ne tolérerai pas qu'on vous amène, chez moi, dans ma maison, votre fille... Pas d'allées et venues dans la maison... je ne veux pas d'allées et venues dans la maison... Non, non... Pas d'étrangers... pas de vagabonds... pas de gens qu'on ne connaît point... On est bien assez exposée avec le courant... Ah ! Non... merci !

Malgré cette déclaration peu engageante, la petite bonne osa pourtant demander :

– En ce cas, Madame me permettra bien d'aller voir ma fille, une fois... une seule fois... par an ?

– Non...

Telle fut la réponse de l'implacable bourgeoise. Et elle ajouta :

– Chez moi, on ne sort jamais... C'est un principe de la maison... un principe sur lequel je ne saurais transiger... Je ne paie pas des domestiques pour que, sous prétexte de voir leurs filles, ils s'en aillent courir le guilledou. Ce serait trop commode, vraiment. Non... non... Vous avez des certificats ?

– Oui, Madame.

Elle tira de sa poche un papier dans lequel étaient enveloppés des certificats jaunis, froissés, salis, et elle les tendit à Madame, silencieusement... d'une pauvre main frissonnante... Celle-ci, du bout des doigts, comme pour ne pas se salir, et avec des grimaces de dégoût, en déplia un qu'elle se mit à lire, à haute voix :

– «Je certifie que la fille J...

S'interrompant brusquement, elle dirigea d'atroces regards vers Jeanne, anxieuse et de plus en plus troublée :

– La fille ?... Il y a bien la fille... Ah ça !... vous n'êtes donc pas mariée ?... Vous avez un enfant... et vous n'êtes pas mariée ?... Qu'est-ce que cela signifie ?

La bonne expliqua :

– Je demande bien pardon à Madame... Je suis mariée depuis trois ans. Et ce certificat date de six ans... Madame peut voir...

– Enfin... c'est votre affaire...

Et elle reprit la lecture du certificat :

– ... que la fille Jeanne Le Godec est restée à mon service pendant treize mois, et que je n'ai rien eu à lui reprocher sous le rapport du travail, de la conduite et de la probité...» Oui, c'est toujours la même chose... Des certificats qui ne disent rien... qui ne prouvent rien... Ce ne sont pas des renseignements, ça... Où peut-on écrire à cette dame ?

– Elle est morte...

- Elle est morte... Parbleu, c'est évident qu'elle est morte... Ainsi, vous avez un certificat, et précisément la personne qui vous l'a donné est morte... Vous avouerez que c'est assez louche... Tout cela était dit avec une expression de suspicion très humiliante, et sur un ton d'ironie grossière. Elle prit un autre certificat.
- Et cette personne ?... Elle est morte aussi, sans doute ?
- Non, Madame... Mme Robert est en Algérie avec son mari, qui est colonel...
- En Algérie ! s'exclama la dame... Naturellement... Et comment voulez-vous qu'on écrive en Algérie ?... Les unes sont mortes... les autres sont en Algérie. Allez donc chercher des renseignements en Algérie ?... Tout cela est bien extraordinaire !...
- Mais, j'en ai d'autres, Madame, supplia l'infortunée Jeanne Le Godec. Madame peut voir... Madame pourra se renseigner...
- Oui ! oui ! je vois que vous en avez beaucoup d'autres... je vois que vous avez fait beaucoup de places... beaucoup trop de places même... À votre âge, comme c'est engageant !... Enfin, laissez-moi vos certificats... je verrai... Autre chose, maintenant... Que savez-vous faire ?
- Je sais faire le ménage... coudre... servir à table...
- Vous faites bien les reprises ?
- Oui, Madame...
- Savez-vous engraisser les volailles ?
- Non, Madame... Ça n'est pas mon métier...
- Votre métier, ma fille – proféra sévèrement la dame – est de faire ce que vous commandent vos maîtres. Vous devez avoir un détestable caractère...
- Mais non, Madame... Je ne suis pas du tout répondeuse...
- Naturellement... Vous le dites... elles le disent toutes... et elles ne sont pas à prendre avec des pincettes... Enfin... Voyons... je vous l'ai déjà dit, je crois... sans être particulièrement dure, la place est assez importante... On se lève à cinq heures...
- En hiver aussi ?...
- En hiver aussi... Oui, certainement... Et pourquoi dites-vous : « En hiver aussi ?... » Est-ce qu'il y a moins d'ouvrage en hiver ?... En voilà une question ridicule !... C'est la femme de chambre qui fait les escaliers, le salon, le bureau de Monsieur... la chambre, naturellement..., tous les feux... La cuisinière fait l'antichambre, les couloirs, la salle à manger... Par exemple, je tiens à la propreté... Je ne veux pas voir chez moi un grain de poussière... Les boutons des portes bien astiqués, les meubles bien luisants... les glaces bien essuyées... Chez moi, la femme de chambre s'occupe de la basse-cour...
- Mais, je ne sais pas, moi, Madame...
- Vous apprendrez !... C'est la femme de chambre qui savonne, lave, repasse, – excepté les chemises de Monsieur, – qui coud... je ne fais rien coudre au dehors, excepté mes costumes – qui sert à table... qui aide la cuisinière à essuyer la vaisselle... qui frotte... Il faut de l'ordre... beaucoup d'ordre... Je suis à cheval sur l'ordre... sur la propreté... et surtout sur la probité... D'ailleurs, tout est sous clé... Quand on veut quelque chose, on me le demande... J'ai horreur du gaspillage... Qu'est-ce que vous avez l'habitude de prendre le matin ?
- Du café au lait, Madame...
- Du café au lait ?... Vous ne vous gênez pas. Oui, elles prennent toutes maintenant du café au lait... Eh bien, ce n'est pas mon habitude, à moi. Vous prendrez de la soupe... ça vaut mieux pour l'estomac... Qu'est-ce que vous dites ?...
- Jeanne n'avait rien dit... Mais on sentait qu'elle faisait des efforts pour dire quelque chose. Elle se décida :
- Je demande pardon à Madame... qu'est-ce que Madame donne comme boisson ?
- Six litres de cidre par semaine...
- Je ne peux pas boire de cidre, Madame... Le médecin me l'a défendu...
- Ah ! Le médecin vous l'a défendu... Eh bien, je vous donnerai six litres de cidre. Si vous voulez du vin, vous l'achèterez... Ça vous regarde... Que voulez-vous gagner ?
- Elle hésita, regarda le tapis, la pendule, la plafond, roula son parapluie dans ses mains, et

timidement :

– Quarante francs, dit-elle.

– Quarante francs !... s'exclama Madame... Et pourquoi pas dix mille francs, tout de suite ?... Vous êtes folle, je pense... Quarante francs !... Mais, c'est inouï ! Autrefois, l'on donnait quinze francs... et l'on était bien mieux servie... Quarante francs !... Et vous ne savez même pas engraisser les volailles !... vous ne savez rien !... Moi, je donne trente francs... et je trouve que c'est déjà bien trop cher... Vous n'avez rien à dépenser chez moi... Je ne suis pas exigeante pour la toilette... Et vous êtes blanchie, nourrie. Dieu sait comme vous êtes nourrie !... C'est moi qui fais les parts...

Jeanne insista :

– J'avais quarante francs dans toutes les places où j'ai été...

Mais la dame s'était levée... Et, sèchement, méchamment :

– Eh bien... il faut y retourner, fit-elle... Quarante francs !... Cette imprudence !... Voici vos certificats... vos certificats de gens morts... Allez-vous-en !

Soigneusement, Jeanne enveloppa ses certificats les remit dans la poche de sa robe, puis, d'une voix douloureuse et timide :

– Si Madame voulait aller jusqu'à trente-cinq francs... pria-t-elle... on pourrait s'arranger...

– Pas un sou... Allez-vous-en !... Allez en Algérie retrouver votre Mme Robert... Allez où vous voudrez. Il n'en manque pas des vagabondes comme vous... on les a au tas... Allez-vous-en !...

La figure triste, la démarche lente, Jeanne sortit du bureau après avoir fait deux révérences... À ses yeux, au pincement de ses lèvres, je vis qu'elle était sur le point de pleurer.

Restée seule, la dame, furieuse, s'écria :

– Ah ! les domestiques... quelle plaie !... On ne peut plus se faire servir aujourd'hui... A quoi Mme Paulhat-Durand, qui avait terminé le triage de ses fiches, répondit, majestueuse, accablée et sévère :

– Je vous avais avertie, Madame. Elles sont toutes comme ça... Elles ne veulent rien faire et gagner des mille et des cents... Je n'ai rien d'autre aujourd'hui... je n'ai que du pire. Demain je verrai à vous trouver quelque chose... Ah ! C'est bien désolant, je vous assure... »

Pistes pédagogiques :

→ **Dressez l'état civil de la bonne (nom, âge, origine, situation maritale, nombre d'enfants, etc.). Pourquoi le fait qu'elle ait un enfant gêne-t-il la future employeuse ? Pourquoi accorde-t-elle de l'importance au mariage ? Évaluez la frontière entre vie professionnelle et vie privée. La sexualité des domestiques était réprouvée par les maîtres. Les bonnes d'enfants et les gouvernantes sont d'autant plus surveillées qu'elles vivent au cœur de l'intimité familiale et à proximité d'enfants.**

Sur les conditions de vie des domestiques :

→ **Quelles sont les tâches que doit remplir la femme de chambre selon cette dame ? Que voudrait boire Jeanne Le Godec ? Évoquez les consommations populaires de la Belle Époque.**

→ **Relevez dans ce long extrait les propos humiliants qu'adresse la future employeuse à Jeanne Le Godec. Quel est le rôle joué par les certificats ?**

Pour aller plus loin :

→ **Jouez la scène comme si elle était extraite d'une pièce de théâtre.**